22 MARS 1952

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 336 - 100 FRANCS

Illinois U Library

LE SALON DE LA PHOTOGRAPHIE

Fixer sur la plaque un paysage urbain comme celui-ci, une vue de la mer ou de la montagne, quelque scène familière ou quelque cher souvenir, distraction passionnante ! Aussi le Salon de la Photographie voit-il affluer chaque année la foule des fervents de l'objectif, impatients de connaître les derniers perfectionnements du matériel, grâce auxquels ils réaliseront leur rêve : obtenir des photographies meilleures, encore plus belles.

(Voir notre reportage.)

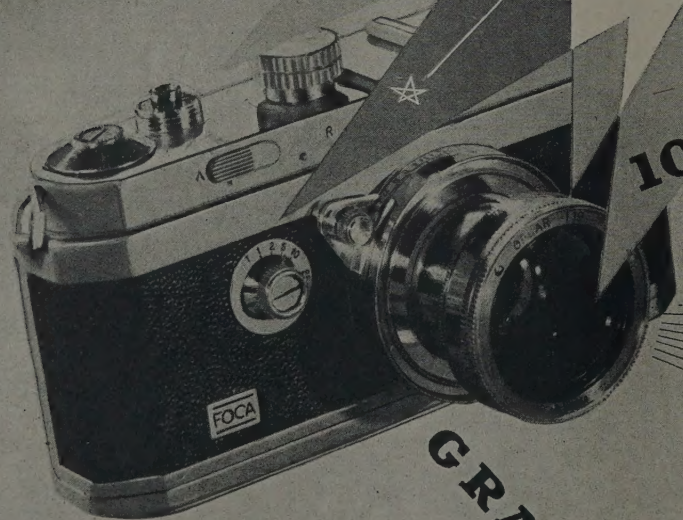
FLASH

FLASH

FLASH

FLASH

FLASH !



100 % DE RÉUSSITE

vous pouvez prendre chez vous, et dans toutes les circonstances nécessitant l'emploi de la pose, de merveilleux instantanés en noir ou en couleurs. Les trois modèles de FOCA synchronisés, Standard, PF. 2 B ou Universel, permettent immédiatement et sans aucune modification l'utilisation des lampes éclair, ainsi que des lampes électroniques.

GRACE AU FOCA SYNCHRONISÉ

L'APPAREIL FRANÇAIS DE HAUTE PRÉCISION

ZEISS
IKON

C'est sur leur cheval enchanté que le prince et la princesse des « Mille et une Nuits » survolaient les pays. Le cheval obéissait aux moindres commandements et ils pouvaient ainsi, à volonté, contempler les merveilles du monde. Certes, d'autres lois régissent notre existence. Mais n'en est-il pas moins merveilleux que nous puissions conserver le souvenir de nos voyages les plus lointains, de nos enfants, des événements les plus sensationnels auxquels il nous a été donné d'assister, que nous puissions, grâce à la photographie, les faire revivre à tout instant ?

ZEISS IKON a pu mettre au point le plus vaste programme de fabrication d'appareils photographiques qui ait jamais été conçu, et dans ses nombreux modèles si réputés chacun, le débutant, l'amateur averti, le professionnel, le savant, trouve l'appareil qui lui convient.

Un appareil photographique ZEISS IKON, c'est une source de joies pour la vie.

ZEISS IKON A.G. STUTTGART

Concessionnaire exclusif pour la France et l'Union Française : Sté Paul Block, 1, rue Jean-Macé, Strasbourg-Meinau.

· Bureaux à Paris : 34, avenue des Champs-Élysées · BAL. 18-79.

LA GRANDE BEAUTE DE

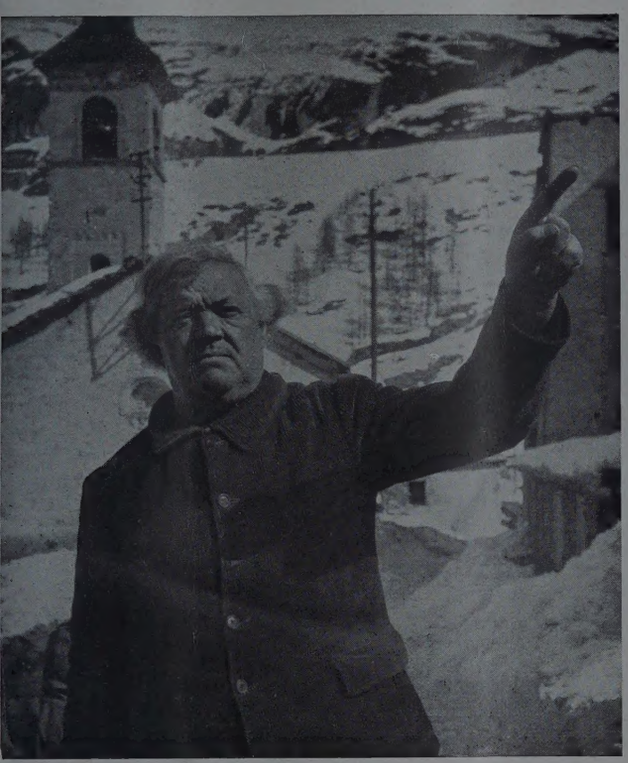
CARON

LA SOUS-POUDRE
CREME DE CARON
•
LA POUDRE DE
CARON
•
LE DEMAQUILLANT

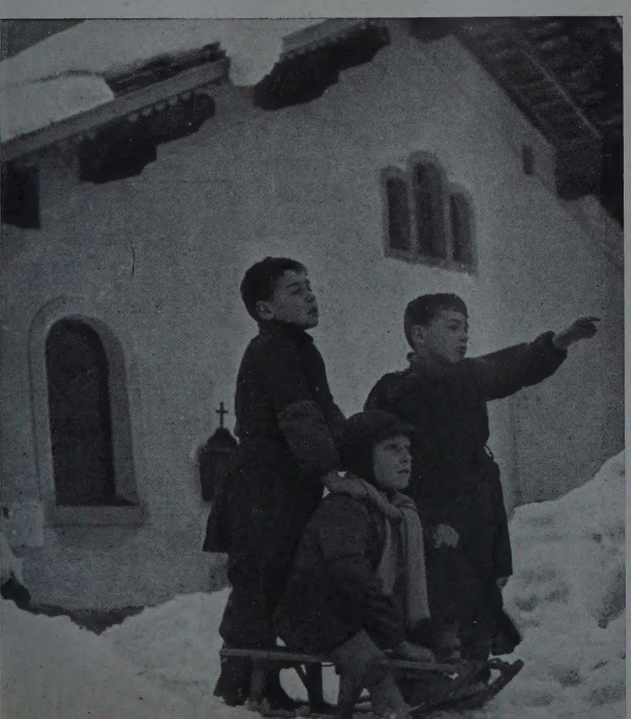
CARON

10 PLACE VENDOME

« On ne passe pas », ont dit les Tignards a un bulldozer venant déblayer la neige du cimetière.



Si les anciens répugnent a quitter leur maison, les enfants, insouciants, continuent leurs jeux.



8me ANNÉE — NUMÉRO 336 22 MARS 1952

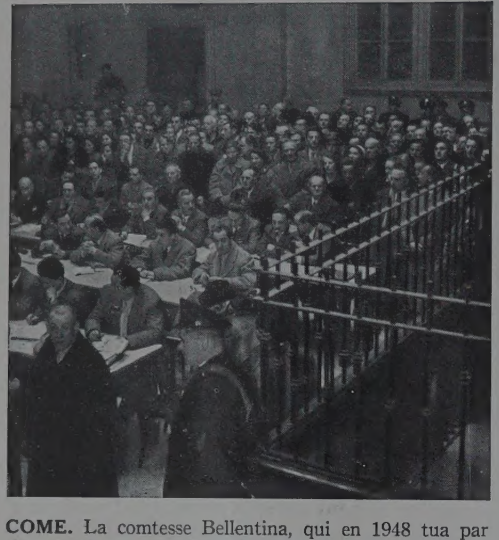
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LES DERNIERS JOURS DE TIGNES

La construction d'un barrage qui constituera un élément important de l'équipement électrique national exige, on le sait, la disparition du village savoyard de Tignes. Celui-ci vit actuellement ses derniers jours, car les travaux sont en voie d'achèvement et les techniciens ont procédé à la mise en eau du barrage. Cette opération ne s'accomplira, du reste, qu'assez lentement, et ce n'est que dans quelque temps que l'agglomération sera recouverte. Déjà, cependant, l'école a été fermée. Pour la dernière fois le curé a procédé à un mariage dans l'église, et les morts doivent être exhumés du cimetière, enfoui sous la neige, qu'un bulldozer a dû déblayer. Cette fin de Tignes, prévue depuis des années, n'a pas été sans protestations de la part d'une fraction des habitants. Outre les arguments d'ordre sentimental qu'ils invoquent, les « résistants » s'élèvent contre les conditions de l'expropriation et réclament une revision des indemnités et l'octroi de nouveaux délais.

Photographies A. D. P.

ACTUALITÉS MONDIALES DI



COME. La comtesse Bellentina, qui en 1948 tua par jalousie, dans un palace du lac de Côme, l'industriel Sacchi, a été condamnée à dix ans de prison. L'accusée étant internée dans un asile, son box (à dr.) resta vide.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

M. GROMYKO a proposé au nom des Soviets, dans une note aux Alliés occidentaux, la discussion d'un traité de paix avec l'Allemagne basé notamment sur son unité, le retrait des forces occupantes, la création d'une armée allemande, la restitution des droits civiques aux anciens militaires et aux anciens nazis, etc.

GREAT MISSENDEN. Conduite par son pèr Miss Alison Attlee, fille cadette du leader travaillist arrive à l'église de cette ville du Buckinghamshire, va être célébré son mariage avec M. Richard Davi

YPRES. Comme chaque année, la traditionnelle fête des Chats s'est déroulée devant une foule de curieux. On voit ici les chats dansant une ronde autour du comte de Flandre, de son épouse et du bailli de la ville.

PARIS. Vainqueurs des « Six Jours », les Belges Bruneel et Van Steenbergen réconfortent le Français Carrara, qu'une chute força *in extremis* à abandonner l'épreuve où il brillait avec son coéquipier Lapébie.

HANOI. Participant au nettoyage des secteurs d Delta où s'était infiltré l'ennemi, des parachutiste bivouaquent près du bâtiment, couvert d'inscription où les « Viets » avaient installé la maison du Parti

FRANCFORT. Les élections dans les trois Etats du Sud-Ouest allemand ont permis aux chrétiens-démocrates d'obtenir un succès qui leur vaudra 50 sièges sur 121 au Landtag. Leurs alliés libéraux en ont 23.

PARIS. M. Vincent Auriol a accueilli à l'Elysée le groupe folklorique de Saône-et-Loire conduit par le préfet de ce département. Mâconnaises et Mâconnais étaient, on le voit, porteurs de bouteilles choisies.

PARIS, qui compte parmi ses habitants de nombreux Bretons, a vu, comme chaque année, l'élection de la « duchesse de Bretagne » ; le titre est échu à cette ravissante étudiante en droit, M^lle^ Maryvonne Corbel

LA SEMAINE

ARIS. En fleurissant le cercueil, exposé sous Arc de Triomphe, d'Edmond Grethen, que les Japonais assacrèrent en 1945, M. Vincent Auriol a, avec toute France, rendu hommage à la résistance indochinoise.

LONDRES. En votant avec 56 autres députés contre es crédits militaires, malgré l'avis de M. Attlee, M. Bevan a déclenché une crise dans le parti travailliste, qui s'est refusé pourtant à exclure les dissidents.

MEDITERRANEE. Pendant l'exercice naval « Grand Chelem », qui a mis en jeu des unités américaines, anglaises, françaises et italiennes, l'amiral italien Ghe s'apprête à quitter le porte-avions U. S. *Tarawa.*

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, qu'on relit toujours avec profit, toujours avec étonnement et parfois non sans quelque chance de sourire, Las Cases raconte que Napoléon, pendant la campagne d'Italie, s'avisa d'interroger « un gros capitaine ou colonel allemand » qu'on venait de faire prisonnier. Napoléon, sans se faire connaître, demanda « comment allaient les affaires ». L'officier répondit avec dépit que les affaires allaient mal, qu'on ne savait plus quel parti prendre et il ajouta : « On nous a envoyé pour combattre un jeune étourneau qui vous attaque à droite, à gauche, par devant, par derrière... Cette manière est insupportable... » Évidemment, la stratégie et la tactique de Bonaparte n'étaient pas conformes aux vieilles règles du jeu.

Or, dans le *Mémorial*, à la date du 26 août 1816, Napoléon, formulant une suite d'observations sur la bataille de Waterloo, et, pour être précis, sur les « responsabilités » de cette bataille, Napoléon dit, mot pour mot : « Le général anglais a livré le 18 la bataille de Waterloo. Ce parti était contraire aux intérêts de sa nation, au plan général de guerre adopté par les Alliés ; il violait toutes les règles de la guerre. »

Il n'est pas sans intérêt de faire un rapprochement entre ces deux citations. L'homme qui vient d'essuyer une défaite s'efforce toujours de prouver que l'adversaire ne s'est pas conformé au code de la guerre, qu'il a porté des coups irréguliers, que, somme toute, sa victoire est impure et même que ce n'est pas une véritable victoire. L'étonnante, l'admirable illusion du XIX^e^ siècle, c'est d'avoir essayé, en matière de guerre, de formuler une sorte de déontologie de la bagarre et du massacre, d'avoir proposé un règlement pour les grands crimes internationaux, d'avoir pensé qu'on imposerait des lois raisonnables à ces grandes bêtes fauves que sont les collectivités et que les duels entre peuples seraient ordonnés comme les duels entre individus, les duels à l'ancienne mode, avec chapeau haut de forme et témoins.

Chaque fois qu'un groupe humain découvre une arme nouvelle, chaque fois qu'il invente un procédé nouveau dans l'ordre de la tactique, chaque fois qu'il entreprend de mettre au point une nouvelle méthode stratégique, les adversaires de ce groupe lui reprochent aussitôt de ne pas se conformer aux usages, de ne pas obéir aux statuts du carnage, de mépriser les nobles traditions de la tuerie.

Il n'est pas un homme de bon sens qui ne considère avec angoisse et réprobation les résultats d'une découverte scientifique telle que la désintégration de l'atome. Le monde entier, estimant que cette découverte était sans doute la plus importante de celles qu'a faites l'humanité depuis l'invention du feu, le monde entier a compris avec horreur que la première application de cette découverte était destinée à détruire et à tuer. On nous promet d'autres applications, pacifiques, celles-là. Encore faudrait-il que l'humanité survécût aux manifestations de son horrible génie.

★

Les peuples qui détenaient, pour un temps, les recettes techniques de la bombe ont commencé d'accumuler les engins de cette sorte dans leurs arsenaux. Ils ont brandi la menace. Tout cela est dans l'ordre des destinées humaines.

Aussitôt les peuples qui se trouvaient en retard en ce qui concerne l'arme nouvelle ont fait circuler des pétitions pour demander que cette arme fût proscrite, comme illégale. Depuis quelque temps, on ne parle plus de ces pétitions et de ces appels. C'est donc, sans doute possible, que les peuples surpris ont fait le nécessaire pour rattraper leur retard.

Qu'on ne parle donc pas des règles et lois de la guerre ! A l'assassin qui le frappe, l'homme raisonnable ne reprochera pas d'avoir porté un coup bas. C'est la guerre qui est criminelle et absurde, quels que soient les moyens qu'elle met en œuvre. Tout le reste est rhétorique à l'usage des sots.

AVEC LE COUP D'ÉTAT DE LA HAVANE...

DEVANT LE PALAIS PRÉSIDENTIEL, QUI A BRUSQUEMENT CHANGÉ D'HOTE, LES BADAUDS SONT VENUS AUX NOUVELLES.

BATISTA

SERGENT, DICTATEUR, GENÉRAL, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

S'EMPARE A NOUVEAU DU POUVOIR

Le général Batista, qui, simple sergent de l'armée cubaine, était promu dictateur en 1933 lors de la « révolte des six sergents », vient de renouveler son exploit. Sans attendre les élections présidentielles, il s'est assuré, en deux heures, le contrôle de la base militaire de Columbia, siège de l'état-major. De nouveau maître du pouvoir, il a constitué à La Havane un gouvernement provisoire et supprimé les élections du 1er juin prochain.

Nous publions ci-dessous les impressions que rapporte de La Havane un de nos correspondants qui, quelque temps avant le coup d'État, assistait à une réunion populaire du général Batista, alors candidat à la présidence de la République.

APRÈS plus d'un mois d'une rude traversée, le *Ryvarden,* cargo de 5.000 tonnes battant pavillon norvégien et qui m'avait emmené d'Anvers, accostait à La Havane pour finalement s'embosser à Regla. Ce petit port, modeste surgeon de la capitale cubaine, offre dans la baie, face à sa fastueuse voisine, ses fortes odeurs, sa pestilence, ses moustiques et ses rats. Les cargos accostés à ses quais déchargent leur fret avant d'y remplir leurs cales du sucre amené des plantations et des raffineries de l'île par voie ferrée et par petits voiliers.

Une grande animation règne ce soir-là dans cette petite ville de 20.000 âmes. Une foule houleuse, exubérante, se presse joyeusement vers la *Alcadia* brillamment illuminée. Devant la mairie une tribune est dressée. Des projecteurs l'éclairent brutalement. Des haut-parleurs sont installés sur la place et dans les rues adjacentes. Des milliers de personnes attendent leur idole : le général Batista, *senador por las villas,* candidat à la présidence de la République. Un des premiers compagnons de lutte de Batista, le camarade Llienos Ramon, en uniforme d'agent de police, son lourd colt brimballant sur la cuisse droite, la poitrine barrée de cartouchières, fend la foule pour me placer.

Dans un tonnerre d'applaudissements et de vivats qu'un matador pourrait envier, Batista monte à la tribune. Petit, large, trapu, l'encolure puissante, le visage reflétant l'énergie, le masque volontaire, le nez mince et courbe, le cheveu noir lisse rejeté en arrière, la mâchoire inférieure lourde, carrée, il fait penser à un Gœring tropical. C'est un homme décidé et sachant ce qu'il veut et où il veut aller. Vêtu de la *guayabera,* cette légère veste cubaine blanche, et d'un pantalon blanc au pli soigneusement tracé, Batista d'un seul geste obtient le silence. En phrases courtes, hachées par les bravos frénétiques de l'auditoire, le tribun expose son programme. Sa voix enfle. Il parle de son « amour de la vérité », de son « esprit de justice et de progrès ». Il fait le bilan de son passage au pouvoir, de ses réalisations sociales reproduites sur ses tracts électoraux, et il conclut au milieu de l'enthousiasme général en se présentant comme le seul homme capable de redresser la situation pénible de l'Etat, dont les caisses se sont vidées de 174 millions de dollars (ou pesos). Mais le temps de l'orateur est minuté. Il s'arrache aux effusions de ses admirateurs et une voiture escortée l'emporte vers sa villa-forteresse, aux environs de La Havane. Demain un de ses avions le déposera dans un autre port, dans une autre province jusqu'au jour des élections... ou de la prise de pouvoir...

DU SERGENT-SECRÉTAIRE AU DICTATEUR

COMMENT on devient dictateur ou des « nouveaux moyens de parvenir », un chapitre tout frais à ajouter à l'œuvre de Béroald de Verville !... Certes Batista doit en partie sa réussite aux circonstances exceptionnelles dans lesquelles se débattait son pays, mais à cet élément de poids il apportait une intelligence vive, servie par un jugement rapide, alliée à une audace et à un esprit de décision peu communs.

Batista n'a pas de sang noir ; c'est un Caraïbe métissé d'Espagnol. Ses traits le révèlent. Dans un étonnant roman, passé inaperçu, *l'Homme à cheval,* Drieu La Rochelle a dû s'inspirer de la vie extraordinaire de Batista pour camper son personnage central.

Fulgencio Batista Zaldivar est né en 1901 à Banes, un village de bananiers dans la province d'Oriente. A onze ans, orphelin de père et de mère, il entre chez un artisan en qualité d'apprenti tailleur. Confectionner des pantalons le lasse bien vite, aussi abandonne-t-il son emploi pour un autre plus actif. On le trouve alors dans les champs de sucre, où le maniement de la *machete* lui est vite familier. Instable, il gagne une localité voisine, où il fait ses débuts de garçon épicier. A dix-huit ans il parcourt l'île comme conducteur de train. Ainsi arrive-t-il à ses vingt ans avec un étrange besoin de percer et de s'instruire. L'armée seule peut lui donner ses chances. Il s'engage, suit les cours de sténographie et de dactylographie, et durant douze ans il remplira les fonctions de secrétaire d'état-major. Tel est le sergent-sténographe Batista, qui va connaître une fortune vraiment hors série.

LE COUP D'ÉTAT DE 1933

LE moment est propice pour les ambitieux et les audacieux. La dictature de Machado, qui dure depuis 1924, a coûté aux finances cubaines plus de 100 millions de dollars, empruntés aux banques américaines. Ces 100 millions de dollars se sont volatilisés — exactement comme se sont volatilisés l'an dernier les 174 millions de dollars dont la disparition a été le thème principal de la campagne contre l'ancien président Grau San Martin et son poulain, le président Carlos Prio Socarras, qui vient de s'enfuir en avion à Miami.

Machado renversé en août 1933, la révolution éclate. Le 4 septembre les sous-officiers destituent leurs chefs et Batista prend la tête de l'insurrection. Il se fait colonel, comme il se doit. Et voilà la révolution terminée. A La Havane on compte des centaines de morts.

Jusqu'en 1940 Batista règne en maître sur le pays. Cette année-là il devient président de la République pour quatre ans. Les Américains le soutiennent et obtiennent des bases aériennes et navales qui consolident leur position dans le golfe du Mexique. Batista se révèle d'ailleurs homme d'Etat. Ne reniant rien de ses origines et se souvenant de la misérable condition des travailleurs des plantations, il met sur pied la législation sociale en vigueur actuellement. L'ancien sergent se penche sur les problèmes économiques de Cuba, liés étroitement à la production du sucre et du tabac. N'oublions pas que Cuba a produit à la dernière campagne 6.180.000 tonnes de sucre de canne et que la jeune république arrive en tête de la production mondiale, dont elle fournit 50 %. La réorganisation de l'armée et celle de la marine sont l'œuvre de Batista, lequel quitte le pouvoir en 1944 avec le titre de sénateur et le grade de général. Marié, père de deux filles et d'un fils, il reste à la tête d'une fortune de 25 millions de dollars. Il possède cinq avions, vingt-cinq voitures, un état-major dévoué et un parti politique puissant.

Ses chances dans la compétition pour la prochaine présidence de la République étaient grandes. Mais sa forte personnalité, son caractère entreprenant l'ont amené à brusquer le dénouement en renouvelant son geste de 1933, cela avec une aisance surprenante et sans rencontrer cette fois de résistance sérieuse. Dans un pays en proie au désordre économique et aux égoïsmes des personnages bien en cour il est vraiment « l'homme à cheval ».

GEORGES LUPO.

REGARDS SUR LE MAROC D'AUJOURD'HUI

PAR BERNARD SIMIOT

III

Quand, au mois d'octobre dernier, le général Guillaume avait été appelé à la succession du général Juin, on se rappelle sans doute qu'il avait prononcé une phrase lapidaire résumant à elle seule la situation marocaine et faisant pressentir un programme d'action. « Il n'y a pas de crise marocaine, avait dit le nouveau résident général, mais il y a des problèmes. » Ces notes (1) ne prétendent pas étudier les nombreux problèmes marocains, mais exposer seulement quelques-uns d'entre eux dont la solution paraît la plus urgente.

Depuis longtemps déjà le Maroc n'est plus une sorte d'île fermée aux bruits du dehors : sa rapide modernisation, la dernière guerre, les contacts multiples pris avec le monde extérieur ont singulièrement mûri en quelques années une masse énorme de population qui prend chaque jour davantage plus conscience de sa réalité nationale. Certains esprits peuvent estimer qu'il ne s'agit là que d'une façade sans épaisseur, mais d'autres peuvent répliquer que c'est au contraire la présence et l'œuvre françaises qui seraient une façade masquant mal la réalité profonde du Maroc authentique. Si magnifiques soient les résultats obtenus par le Protectorat en quarante ans, malgré deux guerres terrifiantes, ne nous leurrons donc point et, au lieu de nous extasier sur l'ouvrage réalisé, regardons les tâches immenses qui restent à accomplir et convions hardiment la jeunesse marocaine à les étudier avec nous. Les formules adoptées hier ont certainement fait leurs preuves et donné des résultats si extraordinaires que le monde entier s'accorde pour saluer l'excellence et la rapidité de cette réussite, mais cela ne veut pas forcément dire que ces formules doivent être immuables et qu'il ne soit pas nécessaire de les adapter aux circonstances nouvelles.

La vieille image tant de fois citée de « l'Islam, caisse de résonance » demeure d'autant plus vraie que les moindres bruits du monde islamique sont aujourd'hui répercutés à travers l'Islam par les moyens de la technique moderne. Les jeunes musulmans, qui disposent de journaux importants et d'agences de presse, circulent en avion à travers les grandes capitales du monde, trouvent de plus en plus audience dans les chancelleries qui s'intéressent aux problèmes posés par le monde arabe, et dans le même temps qu'un humble marchand de foulards et de cotonnades circule à travers le pays noir tout en prêchant le Coran les Nations Unies se demandent gravement si la France a bien rempli au Maroc le rôle qu'on lui avait confié naguère.

POUR QUE LE MAROC PUISSE MANGER A SA FAIM IL FAUT MODERNISER SON ÉQUIPEMENT AGRICOLE

On a vu dans un précédent article que la montée en flèche de la population — 3 millions en 1912, 6 millions en 1938, 8 millions en 1947 — et l'exode des masses rurales vers les grands centres urbains passés soudain au stade industriel avaient abouti à la naissance d'un prolétariat marocain et à la prolifération des Bidonvilles. Des mesures urgentes ont été décidées par le général Guillaume pour remédier à cet état de fait qui ne nous est pas entièrement imputable, même s'il apparaît que les services du Protectorat se soient laissé déborder parfois par une marée humaine dont il était facile de prévoir le déferlement par le simple jeu de la progression géométrique. On peut même affirmer que c'est dans la mesure où le Protectorat a parfaitement réussi sa mission qu'il s'est laissé déborder, la rapidité de son action bienfaisante ayant provoqué un surcroît de naissances dépassant les prévisions. Aujourd'hui il s'agit d'abriter les nouveaux venus. Les dépenses fastueuses, dont on ne fut jamais avare au Maroc, devront passer au second plan. Priorité à l'habitat, tel est un des mots d'ordre du général Guillaume.

Or, si l'on peut estimer que deux millions de Marocains vivent en 1952 dans les centres urbains, sept millions d'autres vivent de l'agriculture et de l'élevage. Ici le problème de l'habitat se pose peut-être d'une façon moins aiguë, mais celui de la nourriture apparaît tout aussi grave, car le nombre des habitants a augmenté infiniment plus vite que la quantité de produits alimentaires. Le Maroc ne mange aujourd'hui à sa faim que grâce à l'importation de plusieurs millions de quintaux de céréales, dont l'achat et le transport grèvent lourdement son économie budgétaire.

Il s'agit donc de créer de la richesse agricole. Qu'a-t-on fait ? Que va-t-on faire ?

Lorsque, pendant la dernière guerre, l'Afrique du Nord se trouva isolée de la métropole et ne put disposer, dans tous les domaines, que de ses propres ressources, la situation alimentaire du Maroc apparut soudain dans toute son acuité, et il devint évident que le Maroc devait enfin songer à moderniser ses outils et ses méthodes de culture pour pouvoir nourrir une population en accroissement continu. Sans doute, dès les premières années du Protectorat, s'était-on efforcé de donner une impulsion nouvelle à l'agriculture indigène en créant des champs de démonstration, des pépinières et en distribuant des semences françaises, mais le plus gros effort avait été fourni par les colons, et ceux-ci avaient bénéficié de la plus grande sollicitude gouvernementale. Or les terres possédées par les Européens ne représentent que 7 % des terres cultivables du Maroc et ne fournissent que 8 ou 9 % du total de la production céréalière marocaine, tandis que les Marocains disposent de 93 % des terres, dont ils ne cultivent guère que la cinquième partie. Telle était la situation du Maroc agricole en 1945, année catastrophique de sécheresse qui fit entrevoir le spectre de la famine : les terres cultivées par les fellahs selon des méthodes archaïques ne donnant une récolte moyenne que lorsque des conditions atmosphériques exceptionnelles se trouvent réunies, les silos à grains étaient d'autant plus vides que la culture indigène fournit environ 91 à 92 % de la production totale. Il fallait donc agir d'extrême urgence sur l'agriculture marocaine et rattraper le temps perdu.

C'EST LE PLUS SÛR MOYEN DE STABILISER LA POPULATION RURALE

C'est alors que furent créés des Secteurs de modernisation ayant pour objet « de constituer sur les périmètres qui leur sont impartis un équipement économique et social propre à assurer la mise en valeur complète de ces périmètres et à élever le niveau de vie de leurs habitants ». Les promoteurs de cette idée étaient de jeunes contrôleurs civils, passionnés pour leur métier, professant le sens de l'humain et ne voulant pas limiter leur œuvre à son objectif économique : il fallait faire participer les Marocains à la gestion de l'établissement afin qu'ils prissent conscience de gérer leurs propres affaires et qu'ils fissent ainsi l'apprentissage de leur responsabilité de membres d'une société de type moderne. Malgré l'opposition très nette de certains colons, trente-sept secteurs de modernisation fonctionnent aujourd'hui. En matière économique leur activité a pris les trois formes suivantes : 1° l'encadrement des fellahs cultivant leurs propres terrains par un personnel de maîtrise chargé de leur apprendre l'usage d'un petit matériel agricole moderne et des techniques nouvelles ; 2° la mise à la disposition des fellahs d'un matériel mécanique permettant, sous forme de travaux à façon, l'exécution de tous les travaux destinés à améliorer les terres et à les cultiver ; 3° l'expérimentation de techniques nouvelles par des cultures directes ou en association.

Au point de vue social, les réalisations étaient les suivantes au mois de décembre 1951 : 23 infirmeries ayant donné 400.000 consultations dans l'année ; 26 écoles recevant 2.000 élèves ; 2 centres de formation de cadres ruraux ; 83 bourses accordées à de jeunes Marocains désireux de poursuivre leurs études en France dans les écoles nationales d'agriculture ou même à l'Institut national agronomique.

Voilà une excellente réalisation, mais il est évident que l'effort accompli est bien mince si on le compare aux besoins immenses de l'agriculture marocaine. Les trente-sept secteurs actuels prennent en effet en charge 100.000 hectares, alors que 4 millions d'hectares

(1) Voir *France-Illustration* des 8 et 15 mars 1952.

restent à moderniser. Sans doute faudra-t-il prévoir des crédits importants, mais il n'est pas interdit de penser que le général Guillaume saura trouver les sommes nécessaires dans la caisse de l'Office du blé marocain, qui réalise chaque année de très substantiels bénéfices. La modernisation du paysanat marocain ne doit pas seulement créer de la richesse, elle doit stabiliser la population rurale et, par conséquent, freiner la progression d'un prolétariat urbain ou même agricole. La moyenne des surfaces cultivées dans l'ensemble du Maroc ne dépasse pas 3 à 5 hectares par exploitant : c'est là une masse énorme de petits propriétaires, qui sont le noyau le plus solide et le plus authentique du pays. Quand on compare leur situation à celle des gros propriétaires égyptiens, qui font cultiver leurs immenses domaines par une troupe affamée de prolétaires, on serait curieux de savoir ce qu'en pensent ceux de l'Istiqlal qui sont de bonne foi et bien informés. Ici comme dans d'autres domaines il reste beaucoup à faire, mais les résistances qu'il fallut vaincre hier seront plus faciles à surmonter demain avec la collaboration des nouvelles générations, qui s'orientent de plus en plus vers les procédés mécaniques de culture. Là encore il faut s'appuyer à fond sur la jeunesse du Maroc.

LE GÉNÉRAL GUILLAUME VEUT MULTIPLIER LES ÉCOLES POUR COMBATTRE LA MISÈRE INTELLECTUELLE

Mon ami Abdallah, on s'en souvient peut-être, m'avait dit aussi, tandis que nous devisions librement dans un petit café maure situé sur les hauteurs qui dominent Fès : « Nous voulons sortir le peuple marocain de sa misère intellectuelle... » C'était là un noble propos, et proclamé avec tant de générosité que je n'avais pas osé répondre tout doucement à mon ami que, s'il était lui-même aujourd'hui diplômé d'une grande université française, nous y étions un peu pour quelque chose... Mais j'avais pensé aussi que ma réponse ne serait qu'un mauvais argument et j'ai préféré savoir où nous en étions actuellement quant aux problèmes de l'enseignement.

Sur une population marocaine de 1.800.000 enfants d'âge scolaire, 137.000 élèves ont été inscrits le 1er octobre 1951 dans les établissements du Protectorat. Cela représente un pourcentage très faible. Mais il convient de noter que 32.000 enfants seulement avaient été scolarisés en 1944 et que depuis trois ans le nombre des nouveaux élèves inscrits atteint le chiffre de 20.000 à chaque rentrée. Pendant de très longues années les parents se refusaient à envoyer leurs enfants dans nos établissements et les dirigeaient essentiellement vers les écoles coraniques. Nous fûmes donc amenés à ne construire des écoles que lorsqu'il y avait une population scolaire susceptible de les peupler. En revanche, dès la fin de la guerre une véritable croisade contre l'analphabétisme fut entreprise, et c'est ainsi que de 1945 à 1950 le Protectorat a construit près de 2.000 classes nouvelles, 70 ateliers, 890 logements et 31 internats, dépensant ainsi plus de 4 milliards de francs. Lorsque mon ami Abdallah parle de la « misère intellectuelle » des Marocains, il oublie que les classes des collèges franco-musulmans sont demeurées très longtemps vides, et que nous n'avions ni le goût ni le pouvoir de conduire *manu militari* la jeunesse marocaine à l'école. Il oublie aussi qu'en 1900, c'est-à-dire soixante-dix ans après la première loi qui organisait l'enseignement primaire en France, nous comptions encore 5 millions d'analphabètes et qu'on en dénombra l'an dernier plus d'un million ! Sait-il qu'il y a 27 % d'illettrés en Italie, 46 % en Espagne, 62 % au Mexique, et que l'Association américaine de la lutte contre l'analphabétisme déclarait récemment que 15 millions d'habitants des U. S. A. n'avaient pas été à l'école ? C'est là un redoutable problème qui ne se résout pas en quarante ans...

Quand j'ai demandé au général Guillaume ce qu'il comptait faire, il m'a répondu :

— Une école par jour ! J'ai prévu 10 milliards au budget. Je crois qu'un tel effort a été rarement accompli dans un pays quelconque.

Dans aucun pays, à l'heure actuelle, à moins qu'il ne soit dirigé par un gouvernement totalitaire, l'Etat ne suffit à faire face à tous les besoins de l'enseignement, et l'on sait que l'initiative privée intervient ici ou là dans une proportion qui atteint souvent 50 %. A ce sujet, il faut noter que les Marocains musulmans disposent seulement de 7 écoles privées, alors que les Marocains israélites en subventionnent 63. Les bourgeois de l'Istiqlal sont cependant aussi riches que ceux d'Israël. Aussi, quand mon ami Abdallah me dit que l'indépendance marocaine effacerait l'analphabétisme au Maroc, je mets en doute le résultat qu'obtiendraient ses amis et je pense sincèrement qu'il ferait mieux de nous faire encore confiance. Actuellement, chaque année produit 60 à 70 bacheliers marocains, et l'on peut compter aujourd'hui 250 à 300 étudiants, dont une trentaine sont orientés vers les disciplines scientifiques tandis que les autres sont inscrits dans des facultés de droit, de médecine ou de pharmacie. C'est encore très peu si l'on songe aux besoins d'un pays qui dépassera bientôt 10 millions d'habitants... Il s'agit donc de créer des cadres, de faire des élites, de fabriquer des ingénieurs, des mécaniciens, des instituteurs, des moniteurs agricoles, des agents des eaux et forêts, des chefs de gare, des chirurgiens... C'est là une tâche profondément humaine, qui s'inscrit exactement dans le sens de notre histoire, car, selon le mot de Valéry, « les Français ont plus de foi dans l'homme qu'ils n'ont d'illusion sur les hommes », et les réalistes se trompent quand ils disent que la générosité ne paie pas. Mais la générosité n'a jamais consisté à donner la permission du suicide à ceux dont on a la charge et qu'on aime le plus.

LE SORT DU MAROC EST DÉSORMAIS ENTRE LES MAINS DE SA JEUNESSE

Habitat, paysanat, enseignement : tels sont les trois problèmes majeurs que nous avons à résoudre aujourd'hui. Les résultats obtenus jusqu'ici, loin d'être négligeables, peuvent au contraire être proclamés bien haut. Mon ami Abdallah, qui est de bonne foi, le sait mieux que n'importe lequel des observateurs étrangers qui s'extasient, publiquement ou secrètement, sur l'œuvre politique, économique et sociale accomplie au Maroc par la France en dépit de deux guerres mondiales. La construction de cette œuvre a nécessité un effort financier considérable dont la France a assumé la charge en majeure partie, et il n'est pas mauvais, sans doute, de rappeler à ceux qui feignent de l'ignorer que la transformation rapide du Maroc n'a été possible que parce que 1.500 milliards de francs appartenant à l'épargne française y ont été jetés audacieusement. Cette part de la richesse française a fait surgir des villes, des barrages, des routes, des voies ferrées, des ports, des usines et des moissons. Elle a créé de la richesse marocaine, elle a même été le point de départ de certaines fortunes considérables dont les détenteurs se trouvent être précisément aujourd'hui nos pires détracteurs.

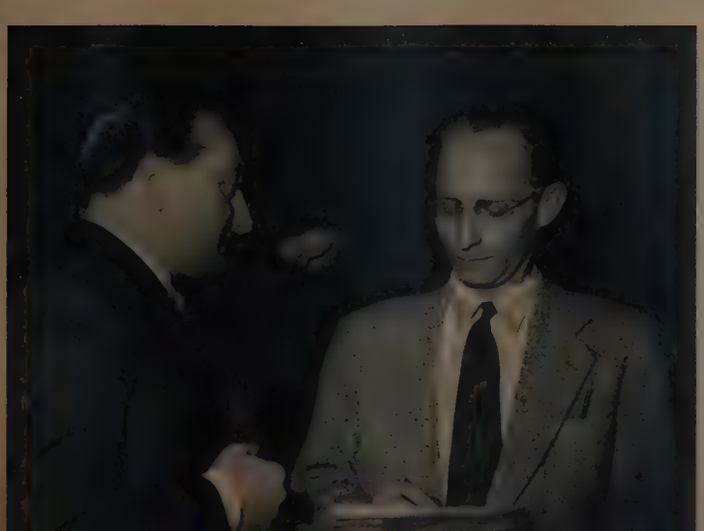
Si nous pouvons être légitimement fiers de l'œuvre accomplie, il demeure une œuvre immense à accomplir encore, et cela dans le moment même où la disproportion qui existe entre nos moyens financiers et les tâches à entreprendre devient de plus en plus grande et n'est en fait qu'un des aspects inattendus de notre réussite : l'essor démographique et économique prodigieux du pays. Au lieu de disperser nos efforts, comme on l'a peut-être fait souvent, le temps est venu d'adopter la politique des premières urgences.

Lorsque mon ami Abdallah prétend que seule la réalisation rapide de l'indépendance marocaine serait susceptible de résoudre ces problèmes, je ne pense pas qu'il ait raison, mais je le comprends fort bien. Je ne pense pas qu'il ait raison parce que l'empire chérifien traditionnel transformé brusquement en Etat islamique moderne serait incapable de faire régner l'ordre et de maintenir son économie actuelle. Ce serait le saut dans l'inconnu aussi bien pour cet Etat que pour ses minorités européenne et israélite. Mais je comprends l'impatience de mon ami, qui fait partie de l'élite d'une génération déchirée, parce qu'on ne peut ignorer que les problèmes marocains s'insèrent étroitement dans le grand mouvement humain qui a abouti ces dernières années à la Charte de l'Atlantique, dont l'esprit semble avoir le plus profité aux pays d'Orient. D'Abadan à Bassora, de Bassora à Beyrouth, de Beyrouth au Caire, du Caire à Tunis et à Rabat, il y a là toute une chaîne d'espoirs d'en finir avec les tutelles occidentales, mais aussi de renverser les vieux pouvoirs féodaux et de les remplacer par des gouvernements à forme démocratique. Les souverainetés de droit divin, le sultan du Maroc doit s'en rendre compte, n'y gagneront rien.

Projeté soudain dans le monde moderne, le Maroc doit devenir une nation moderne. Son sort réside désormais autant dans les mains de sa jeunesse que dans les nôtres. Tant que cette jeunesse n'aura pas constitué des élites assez nombreuses et assez solides — administratives, techniques, politiques, rurales — pour assurer le bon fonctionnement d'un nouvel Etat chérifien, tant qu'elle n'aura pas acquis le sens de l'intérêt général, notre tâche devra continuer et se développer. Mais cette tâche ne peut être vraiment efficace que si elle est entreprise dans un climat de confiance réciproque. Entre l'immobilisme conservateur de certains Français et l'esprit destructeur de certains Marocains, il reste une route ouverte pour une coopération franco-marocaine qui doit aboutir un jour à la modification du protectorat. La jeunesse marocaine est pleine d'espoirs. Ne la désespérons pas.

FIN

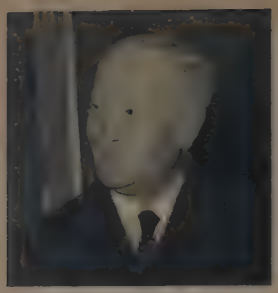
LES CHASSEURS D'IMAGES VOUS PARLENT



DE LEURS EXPLOITS
ET DE LEURS DÉBOIRES

LES DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

DU SALON DE LA PHOTOGRAPHIE



WALTER GILLETTE, DE L'« AGENCE RECORD »

Il est le doyen des reporters photographes, avec cinquante-trois années de métier. Il a fixé sur la plaque sensible les obsèques de la reine Victoria, il a « retouché » les clichés de la guerre russo-japonaise (« On prenait trois ou quatre photographies pour en faire une qui ressemblât à quelque chose »). Il rappelle les premiers reportages photographiques en avion — pardon, en aéroplane — et en ballon dirigeable. Il a suivi avec Sévéro tous les travaux de construction du *Pax* — dirigeable du type *Santos-Dumont*. Le jour du premier essai il est arrivé en retard, le départ ayant été avancé. Revenant en hâte à Paris, il arriva juste à temps, avenue du Maine, pour braquer son appareil sur les restes calcinés de l'engin et de ses occupants.

Il évoque les qualités du chasseur d'images professionnel, qui, souvent, doit « partir de zéro ». Envoyé à Concarneau, où M. Léon Rollin apportait les condoléances du gouvernement aux veuves de vingt-deux pêcheurs disparus en mer, il sut découvrir le petit mousse, seul survivant, qui était resté à la barre du thonier en détresse. Sur les instances du photographe qui voulait « son » cliché, le ministre finit par accepter d'aller embrasser le jeune matelot, blême de frayeur à l'idée « qu'on allait peut-être lui adresser des reproches ». « Tu auras la croix des braves », dit le ministre, tandis que Walter Gillette réalisait une photographie qui parut les jours suivants dans les journaux du monde entier.

« Le flash électronique ? Quelle évolution depuis le magnésium « sans » fumée » qui répandait, après l'explosion, sur la table de banquet une fine couche de sulfate craquant sous la dent des convives... après le départ précipité des photographes ! »

HENRI PARNOTTE, DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

Il fut un spécialiste du reportage aérien pour *Paris-Soir*, auquel il apportait, en vol de nuit, les photographies des étapes du Tour de France prises dans la journée. Il fit le premier essai du synchro-flash en 1930, réussissant à cette occasion la seule image convenable de la réception à l'Elysée du roi Fouad.

Il effectua le reportage du déraillement de l'express Paris-Nantes avec un appareil endommagé par la chute de son avion au cours d'un atterrissage en plein champ.

Etant au *New York Times*, il eut le privilège de faire la première photographie du prince de Galles en compagnie d'une « personne de l'autre sexe » ... dont on sut, beaucoup plus tard, qu'elle était Mrs. Simpson. Cela se passait au golf du Touquet et lui coûta un appareil que le futur Edouard VIII mit en pièces. L'affaire fit grand bruit à l'époque. « Le piquant de l'histoire — fait remarquer notre photographe — est que cette photographie ne parut jamais et qu'elle resta ignorée lorsque, quelques années plus tard, toutes les agences du monde cherchaient une image du couple qui défrayait la chronique. »

MAURICE ZALEWSKI DE « POINT DE VUE-IMAGES DU MONDE »

C'est un « jeune » ; il a tout de même vingt ans de métier et raconte l'un des premiers essais de transmission par belinographe. Il s'agissait du voyage en Afrique du Nord du président Doumergue. Quinze jours à l'avance une équipe de techniciens avait été envoyée sur place pour faire des essais. Pendant dix jours il fut impossible d'établir la synchronisation entre Fez et Paris. Le onzième, une épreuve parvint sur la machine installée à Paris. Edouard Belin était là à côté du chef du service photographique... d'où ce petit dialogue :

— Excellent !
— Superbe !
— Qu'est-ce que c'est ?
— Un bouquet de fleurs, voyons !
— Jamais de la vie, c'est un chapeau haut de forme.

Le démenti parvenait le lendemain sous la forme de l'image originale expédiée par courrier : c'était une photographie de Briand.

Et Zalewski passe sans transition des temps héroïques aux derniers exploits des cinéastes d'aujourd'hui. Au gala organisé pour la sortie de *Nez de Cuir* les opérateurs purent filmer l'arrivée des personnalités, envoyer les bobines à développer à Joinville, à 120 kilomètres à l'heure entre des haies de motocyclistes, rapporter les films développés et les projeter à la fin de la représentation.

Aux amateurs Zalewski conseille le petit format, qui permet de prendre des clichés sans avoir recours aux éclairages artificiels, qui « arrêtent le mouvement ».

ANDRÉ SARTRES, DE « FRANCE-SOIR »

Il est le héros du « mariage de Rita Hayworth ». A Vallauris les photographes américains avaient obtenu du prince Ali Khan une exclusivité : eux seuls pourraient opérer de face, une barrière au milieu de la salle interdisant aux photographes français d'obtenir autre chose qu'une « vue de dos ». Les cinéastes, cependant, avaient eu la permission d'utiliser une fenêtre leur permettant de travailler « de trois quarts ». Ayant soigneusement dissimulé son appareil, Sartres s'engage dès le matin comme « aide » dans l'équipe des cinéastes. Le moment venu, il va à la fenêtre, tire sa photographie, se précipite dans une voiture, où le cliché est développé. Il est 11 h. 30... A midi *France-Soir* sort à Paris son édition avec la photographie de la cérémonie. La nouvelle se répand rapidement, les agences américaines achètent immédiatement le cliché, l'expédient par radio à New-York, de New-York à Los Angeles par belino, et les éditions américaines « sortent » la photographie de *France-Soir*. Deux heures plus tard arrivaient les vues prises par les reporters américains, battus malgré le lourd handicap imposé à leurs confrères.

De Vallauris à Paris, puis à Los Angeles, le cliché « à sensation » avait franchi 11.000 kilomètres en une heure à peine.

Sartres est, lui aussi, un « ancien » du Tour de France, il en compte quatorze. Il narre, à ce propos, la mésaventure arrivée à l'un de ses confrères l'an passé, lorsque le coureur Van Est fit une chute de 80 mètres dans un ravin. Sartres était là au moment de l'accident, avec un de ses camarades.

Arrêtant une à une les voitures suiveuses, ils font une corde d'escalade à l'aide de boyaux mis bout à bout et parviennent à remonter le coureur malheureux. Pendant ce temps le confrère — que nous ne nommerons pas — décide de descendre pour avoir un « gros plan ». La descente était périlleuse.

Courageux, il y parvient, mais trop tard. Van Est est déjà remonté. Il faut grimper à nouveau, mais quand notre reporter arrive le blessé a déjà été emmené par l'ambulance, faisant disparaître la dernière chance d'obtenir une photographie originale.

ROBERT CAUDRILLERS, DU « PARISIEN LIBÉRÉ »

C'est « l'homme du Tour ». Il l'a suivi à vingt-deux reprises, depuis le début, brûlant les barrages et attirant à son rédacteur en chef de multiples lettres de protestation ; mais il était connu des suiveurs et du public au même titre que les champions. « C'était le bon temps, il n'y avait pas foule au haut des cols, que les fervents devaient gravir à pied s'ils voulaient assister au passage de la course. » Il se demande si les champions de la « petite reine » valent ceux d'hier, auxquels le règlement interdisait de se « faire servir même un verre d'eau par l'assistance ». Il se pose d'ailleurs une semblable question au sujet des photographes.

« On devrait faire un concours : donner à chacun un 13×18 à magasin et voir ce qu'il peut faire avec douze plaques en tout et pour tout. »

Il rappelle son premier voyage aérien : Etampes-Orléans, 60 kilomètres en cinquante-huit minutes, assis sur un sac de plombier, les pieds maintenus dans des étriers de fil de fer fixés de chaque côté du fuselage à l'aide de vulgaires clous.

Il a lui aussi une historiette sur les débuts du belinographe : « Le retoucheur peinait sur l'épreuve reçue : une prise d'armes. Je vois bien le président, le général, mais derrière qu'y a-t-il ? C'est en Afrique, ce sont des palmiers... et le retoucheur de dessiner soigneusement une rangée d'arbres.

» Deux jours plus tard l'original parvenait au journal : les palmiers étaient en réalité des soldats au port d'armes. »

Il conseille à l'amateur d'utiliser un matériel simple. « Le petit format est trop petit. Le reflex est le meilleur système. Un flash et quelques lampes suffisent amplement pour réussir d'excellentes images. »

LA QUALITÉ DE LA PRODUCTION FRANÇAISE EST APPRÉCIÉE DANS LE MONDE ENTIER

A la veille de l'ouverture du XXIII[e] Salon international de l'industrie photographique nous n'avons pas consulté seulement les grands professionnels du reportage en images. Les exposants qui se partagent, du 20 au 31 mars, quelque 8.500 mètres carrés de stands au Parc des Expositions représentent des techniciens qui ont, eux aussi, leur mot à dire. L'essor de l'industrie française en ce domaine au cours des six dernières années a été remarquable, ainsi qu'en témoignent des faits dont le rapprochement est significatif :

— Après de multiples essais l'armée américaine stationnée au Japon a décidé d'adopter un appareil « petit format » de fabrication entièrement française et a déjà passé d'importantes commandes ;

— C'est en France que les pays de l'Amérique latine achètent les plus grandes quantités de surfaces sensibles ;

— L'Allemagne, elle-même, fait appel à l'industrie française pour le matériel de laboratoire, en dépit des mesures restrictives que l'état de notre balance commerciale nous a conduits à adopter provisoirement ;

— Les objectifs français concurrencent activement les meilleures productions étrangères.

Il suffit de parcourir le Salon de la photographie pour se rendre compte que les produits de l'industrie française — appareils, optique, surfaces sensibles, accessoires — fournissent à l'amateur comme au professionnel des instruments qui permettent aujourd'hui de se livrer à la « chasse aux images » avec plein succès.

UNE INDUSTRIE PROSPÈRE

L'importance de nos usines, le nombre des ouvriers qu'elles emploient ne permettent pas de classer l'industrie photographique parmi les plus importantes de notre pays. Elle joue cependant un rôle qui n'est pas négligeable dans notre économie, en raison de ses multiples applications dans le domaine industriel aussi bien que dans ceux de la médecine ou de la science. Le chimiste, le chirurgien, l'entrepreneur de travaux publics voient désormais dans l'appareil de prise de vues un auxiliaire indispensable.

La fabrication est assurée, en France, par des entreprises d'importance très variable, depuis l'usine équipée de machines ultra-modernes jusqu'à l'atelier artisanal travaillant sur des pièces détachées. Sait-on qu'un appareil de type courant comprend, indépendamment de l'objectif, plus de cinq cents pièces différentes ?

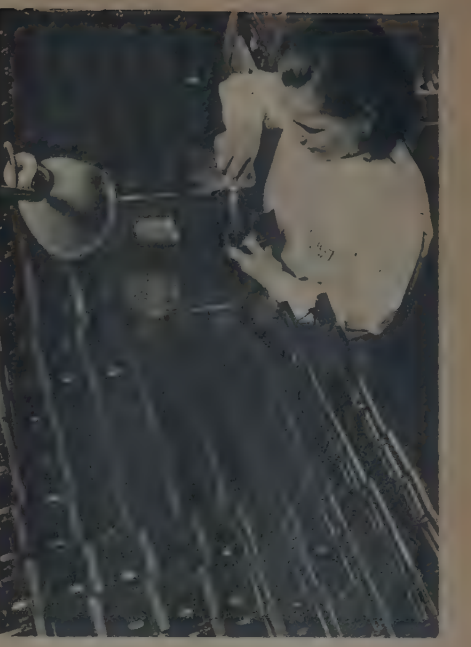
Dans une usine moderne le montage est effectué sur une chaîne de fabrication vers laquelle sont acheminées une à une les différentes pièces sorties des ateliers de finition. La qualité de l'ensemble est fonction non seulement du soin apporté à l'exécution de chaque partie, mais aussi des contrôles rigoureux effectués à toutes les étapes au moyen d'appareils spéciaux.

DOUZE OPÉRATIONS SE SUCCÈDENT POUR LE MONTAGE DES CINQUANTE PIÈCES D'UN OBTURATEUR

Aux temps héroïques l'obturateur était un vulgaire bouchon que l'opérateur posait, d'un geste arrondi, sur le porte-objectif, devenu aujourd'hui un ensemble mécanique de haute précision composé d'une cinquantaine de pièces métalliques différentes, fabriquées en douze opérations successives. Certaines parties subissent vingt-deux opérations de fabrication et sept de contrôle.

Il y a vingt-cinq ans l'usure des pièces nécessitait une revision périodique, et l'on admettait, par rapport aux vitesses indiquées sur le cadran, des variations allant de 30 à 50 %. Un obturateur moderne maintient ses vitesses rigoureusement exactes après vingt-cinq mille déclenchements successifs ! Démonté, il ne révèle aucune usure.

Ces résultats, obtenus grâce à la coopération de grandes firmes, se traduisent en statistiques dans un autre domaine : avant la seconde guerre mondiale 80 % des appareils français étaient équipés d'obturateurs de fabrication allemande. Aujourd'hui la plupart des appareils sont dotés de mécanismes français qui n'ont rien à envier aux productions d'outre-Rhin.



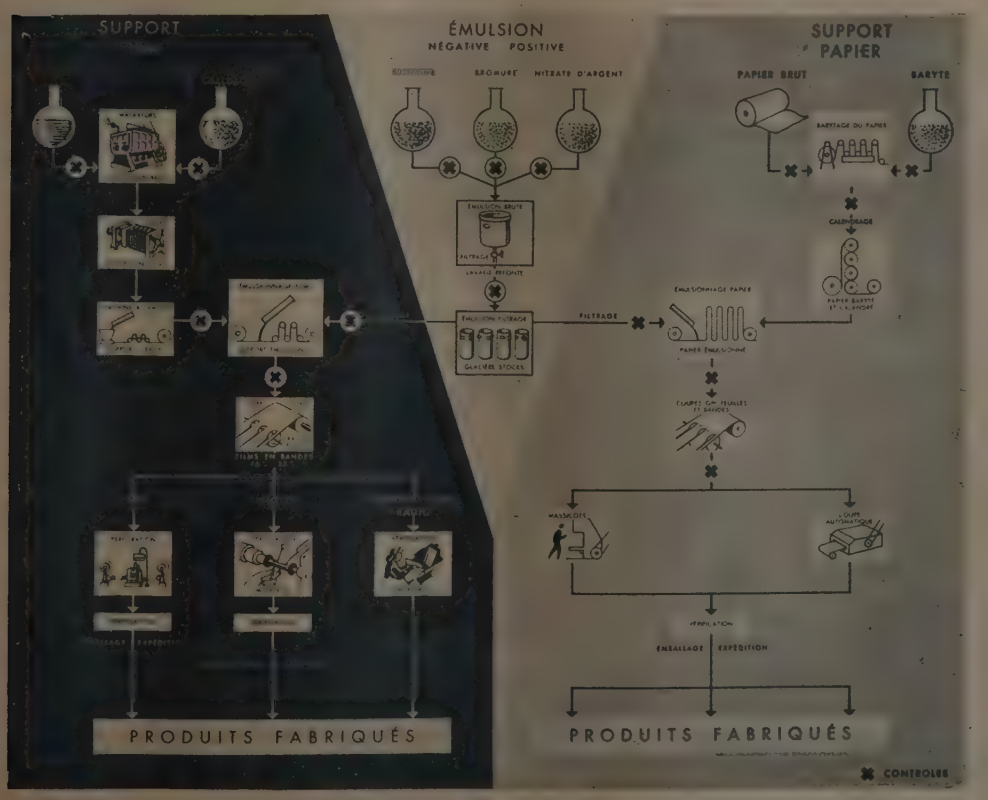
LES APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES DE SÉRIE EXIGENT UN MONTAGE MINUTIEUX A LA MAIN.

CHAQUE LENTILLE A SUBI SIX CONTROLES DIFFÉRENTS

Il en est de même en ce qui concerne les objectifs, sans cesse améliorés et dont les performances actuelles sont le résultat d'années d'études et de calculs. Au moment de la fabrication les procédés de contrôle assurent un « fini » irréprochable. On notera, par exemple, qu'une grande firme française n'exécute pas moins de dix-sept opérations différentes avant de livrer ce que les professionnels ont baptisé le « caillou » d'un appareil. Les surfaces convexes du verre sont ébauchées à la main — la lentille obtenue est ensuite vérifiée puis polie automatiquement sur machine-outil. Les surfaces sont alors contrôlées, après polissage, à l'aide d'un calibre interférentiel. Les lentilles sont collées puis centrées, enfin « débordées » à la meule. La monture est pendant ce temps gravée à l'aide du pantographe. Après traitement les lentilles sont contrôlées à nouveau. Les pièces mécaniques sont montées avant le sertissage des verres. Trois autres contrôles sont encore imposés à l'ensemble : netteté, exactitude des bagues de mise au point, photogoniométrie. Et c'est enfin la mesure, en laboratoire, de la distance focale de l'ensemble.

DE LA MÉCANIQUE A LA CHIMIE

Si la fabrication des appareils est aussi ancienne que la photographie elle-même, la production industrielle des surfaces sensibles n'a commencé qu'aux environs de 1880, lorsque Antoine Lumière créa, à Lyon, la première usine d'Europe. Quinze ans plus tard l'invention du cinématographe donnait à cette industrie une vigoureuse impulsion. L'appareil, conçu dans un bureau d'études puis exécuté sur machines appropriées, bénéficie de toutes les ressources de la mécanique de précision. La fabrication des couches sensibles, qui fait appel à des matières organiques dont la composition est encore mal connue, pose de difficiles problèmes : l'accroissement de la sensibilité par le mûrissement de l'émulsion, la sensibilisation chromatique n'ont encore reçu que des solutions approchées.



AU XXIIIe SALON DE L'IN

En raison de la complexité de leur fabrication les surfaces sensibles ne sont actuellement produites en France que par un nombre restreint d'usines, dont les laboratoires nous réservent encore bien des surprises.

La visite d'une grande usine, aux portes de Paris, permet d'apprécier mieux la complication des opérations qui aboutissent à la confection de cette petite cartouche dont nous chargeons, machinalement, notre appareil. Quatre phases essentielles peuvent être distinguées : la fabrication d'un support (papier ou film) — celle de l'émulsion — l'application de la seconde sur le premier — enfin la finition. Pour constituer le support-film on part des esters de la cellulose : nitrique ou acétique. Mélangés à des solvants organiques, le coton nitré et l'acétate de cellulose sont malaxés durant six à huit heures, au terme desquelles ils constituent une substance visqueuse : le collodion.

Ce dernier est immergé dans de grands réservoirs, où il est débarrassé des bulles d'air qu'il peut contenir. Filtré sous pression, il est ensuite envoyé dans des bacs bouilleurs avant d'être « coulé ». Pour cette dernière opération on utilise une roue de fonte de 4 mètres de diamètre recouverte d'argent poli. Une filière dépose le collodion sur sa tranche, large de plus d'un mètre. Lorsque la roue a effectué un tour, le collodion est sec et peut être détaché. Il est alors débarrassé de ses solvants et se présente sous forme d'un ruban transparent.

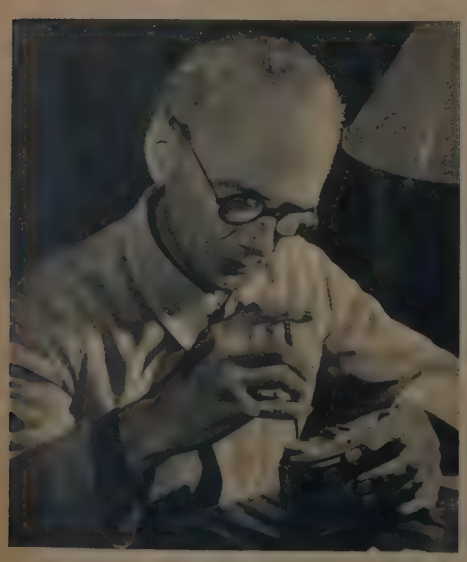
Deux autres opérations : « substratage » et vernissage, modifient la surface de ce ruban pour permettre l'adhérence de la couche d'émulsion. Pour le support-papier on utilise de la cartoline, traitée au sulfate de baryte pour assurer une surface parfaitement unie, qui est ensuite « repassée » sous pression.

Nous n'avons encore qu'un « support ». L'émulsion qu'il va recevoir est de types divers suivant qu'il s'agit de prises de vues ou de tirage sur papier. La plupart des opérations — préparation, lavage, refonte et filtrage — sont effectuées dans le noir absolu.

Reste à couler l'émulsion sur le support. Des machines spéciales assurent le dépôt d'une épaisseur rigoureusement constante. On obtient enfin un rouleau de 1 mètre à 1 m. 20 de largeur et de 300 à 600 mètres de longueur, qui sera débité en diverses « coupes », toutes vérifiées avant l'emballage final. La même usine assure la production de 3.000 types différents de surfaces sensibles.

De l'objectif à la couche sensible en passant par l'obturateur les appareils qui sortent aujourd'hui des usines françaises sont constitués de pièces irréprochables.

Professionnels ou amateurs peuvent être rassurés : l'industrie nationale est désormais en mesure de leur fournir un matériel de choix.



UNE VÉRIFICATION FINALE, QUELQUES VIS A SERRER ET L'APPAREIL SERA PRÊT A ÊTRE LIVRÉ.

I. — APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES

ALSAPHOT présente deux nouveaux modèles de *Dauphin*, le premier avec objectif Topaz Boyer. 1/4,5, F : 75, obturateur 4 vitesses ; le second avec objectif Saphir Boyer 1/4,5, obturateur 8 vitesses ; deux modèles également dans la série d'*Assas* avec les mêmes objectifs ; ainsi que le *Memox IV*, objectif 1/3,5, obturateur compur au 1/300.

BEAUCHEF propose *Futura*, de fabrication allemande, utilisant le film de 35 mm., objectif bleuté Xenar 2,8, F : 45 ; prise de flash, télémètre couplé, vitesses lentes.

CENTRAL PHOTO présente le *Néoflex* 6×6 dont le boîtier est en matière plastique, la partie frontale et l'obturateur, en alliages spéciaux. Foyer fixe, 2 m. à l'infini, diaphragme 3 ouvertures, viseur optique à système reflex.

DREPY a réalisé un nouveau 6×9, 4,5×6 dont l'obturateur donne les vitesses de la seconde au 1/250. Un blocage de sécurité interdit les superpositions d'images. Il comporte un objectif 1/3,5 traité, F : 100 et un bloc télémètre-viseur.

G. K. V. a sorti deux nouveaux appareils reflex. Le *Babyflex* a un objectif de prises de vues à mise au point fixe de 2 m. 50 à l'infini, un obturateur faisant pose, 1/25 et 1/75 et un diaphragme à 2 ouvertures. Le *Kinaflex* est doté d'un objectif Berthiot traité 1/3,5, F : 75, obturateur de la seconde au 1/350. Synchro flash.

LEICA en est au modèle « III F » avec télémètre couplé, loupe interne, réglable selon la vue de l'opérateur. L'armement de l'obturateur est combiné avec l'avancement du film et le marquage du compteur. L'obturateur à rideau est synchronisé pour tous les types de lampes, grâce à un réglage variable.

LUMIERE présente un nouveau *Lux-Box* entièrement métallique sur lequel la mise au point est assurée sans réglage de 3 m. à l'infini. 3 vitesses et 2 diaphragmes ; prises de flash ; viseur à hauteur de l'œil. Le *Lumirex III*, format 6×9, comporte, comme l'*Elyy-Club*, un posemètre incorporé dans le boîtier.

PHOTOREX propose une série d'appareils relvex à optique interchangeable. Les modèles « standard » peuvent être transformés en « automatiques ».

PHOTO-SERVICE détient en exclusivité l'appareil suédois *Hasselblad*. Reflex mono-objectif 6×6, cet instrument de précision est équipé d'un objectif Sonnar 1/2,8, F : 80, interchangeable avec toute une série allant jusqu'à F : 240. Ces objectifs sont dotés d'un dispositif présélecteur permettant de passer instantanément de la grande ouverture à l'ouverture choisie. L'obturateur donne les vitesses de la seconde au 1/1.000. L'arrière de l'appareil reçoit un magasin interchangeable permettant de passer rapidement du noir à la couleur.

BOYER propose l'*Altessa* 6×9, 6×6, à optique interchangeable, avec une série d'objectifs Berthiot ou Angénieux.

SEMFLEX a équipé un reflex 6×6 à double objectif d'un télémètre F : 150 grâce auquel l'image reçue sur le dépoli est à la même échelle que celle enregistrée sur le film.

ZEISS-IKON a équipé l'*Ikonta* d'un télémètre non couplé et d'un viseur encastré. L'obturateur est à synchronisation intégrale.

II. — MATÉRIEL DE CINÉMA

BROCKLISS. Un nouveau projecteur 16 mm., le *Stylist*, peut être transformé en « sonore » grâce à un équipement standard.

EMEL. Le projecteur *Chicago* — sous licence américaine — peut enregistrer sur film 8 mm. un accompagnement sonore.

LA FABRICATION D'UN POSEMÈTRE MODERNE NÉCESSITE, ELLE AUSSI, DE NOMBREUSES OPÉRATIONS ET DE SÉVÈRES CONTROLES. ON PEUT SUIVRE ICI LES PRINCIPALES PHASES DU MONTAGE. DE BAS EN HAUT ET DE DROITE A GAUCHE : 4 CADRES A DOUBLE FACE CORRESPONDANT AUX DIFFÉRENTS TYPES D'ÉMULSION SONT ÉTALONNÉS

EPIMO présente un projecteur *Deauville* recevant à volonté les films 9,5 mm. ou 16 mm., muets ou sonores, et annonce un *Deauville* 8 mm.

ERCSAM a doté la nouvelle *Camex* d'un viseur universel à lentilles traitées pour tous les objectifs de 6,25 à 75 mm. pour le format « 8 » et de 10 à 145 mm. pour le format « 9,5 ». Cette camera possède un correcteur de parabase et un compteur sonore.

PATHE a adapté le « son magnétique » aux projecteurs *Joinville* et *Marignan*. Le même amplificateur sert à la fois à l'enregistrement et à la reproduction.

PAILLARD. La camera H. 16 reçoit trois objectifs en monture standard, du Switar F : 1,4 au Berthiot à focale variable.

III. — OPTIQUE

ANGENIEUX. Un nouvel objectif de projection comporte 6 lentilles à correction anastigmatique ouvrant à 1/1,5. Dans la série Retrofocus, deux nouveautés : F : 18,5 pour film 35 mm. et F : 9,5 pour film 16 mm.

FOCA. Un télé-objectif de 200 mm. grossit quatre fois plus que l'objectif normal.

ROUSSEL. Un nouvel objectif Kynor anastigmat à 3 lentilles, de 50 mm. de focale et de 1/3,7 d'ouverture.

S. O. M. Le *Pan-Cinor* à distance focale variable est réalisé maintenant pour le 8 mm. Le *sterio-cinor* existe en deux modèles se différenciant, au stade de la prise de vues, par la grandeur de la distance focale résultante : 17,5 pour l'un, 70 pour l'autre.

DU 1/25 AU 1/500. IL EXISTE UN JEU SPÉCIAL POUR LE CINÉMA, DE 8 A 80 IMAGES. LE CADRAN FIXE, L'ÉQUIPAGE MOBILE, LA DOUILLE OU SUPPORT D'ÉQUIPAGE, L'AIMANT ET SES MASSES POLAIRES, LE PLATINE DU GALVANOMÈTRE, LE GALVANOMÈTRE, LA GRILLE DIRECTIONNELLE, LA CELLULE, LE COUVERCLE ET LE BOITIER.

LE MÉTAL BRUT INTRODUIT, A DROITE, SORT, A GAUCHE, SOUS FORME DE VIS, D'ÉCROUS ET DE RIVETS. CI-DESSOUS : L'UNE DES USINES FRANÇAISES DE FABRICATION DES COUCHES SENSIBLES.

IV. — APPAREILLAGE ACCESSOIRE

BOUMSELL présente ses filtres « gris neutre », qui diminuent la luminosité sans altérer ni modifier la tonalité des rayons reçus.

CHAUVIN ET ARNOUX ont réalisé un posemètre, le Cellophot, de dimensions réduites, pesant 60 grammes.

CUNOW propose un flash électronique, d'un poids de 2 kg. 500 et dont la puissance est de 70 joules.

FOCA a prévu un parasoleil en caoutchouc qui peut rester en place lorsqu'on ferme le sac de l'appareil. Le Focascope permet de projeter 12 clichés 24×36 sur un écran incorporé à l'appareil. Les vues peuvent être examinées en pleine lumière.

REALT présente cette année un jeu complémentaire de trois cadrans à double face pour sa cellule et destinés spécialement au cinéma. Ces cadrans portent les vitesses de 8, 16, 24, 32 et 64 images pour 1/16, 1/30, 1/50, 1/64, 1/120 et 1/160 de seconde et sont prévus pour des émulsions de 22°, 23/24°, 26°, 27/28° et 31° Sch., soit de 10 ASA à 80 ASA.

Une des faces du cadran est réservée exclusivement pour les usagers du 16 images, mais comporte 5 échelles pour toutes émulsions de 22° à 31° Sch. Le cinéaste, avec ce cadran, pourra donc utiliser en 16 images toutes les émulsions en lecture directe instantanée.

SEM a mis au point une poignée permettant de supprimer, dans la plupart des cas, l'usage du pied. Bien en main, elle comporte un bras extensible qui vient s'appuyer contre l'épaule à la façon d'une crosse de fusil. Une gâchette assure le déclenchement

La Villa Bonap
de France près

UX ASPECTS PARTICULIÈREMENT ÉMOUVANTS DE LA VILLA BONAPARTE. CI-DESSUS, L'EXTÉ-
EUR : LA FAÇADE SUR LE PARTERRE QU'AIMAIT PAULINE, SŒUR DE L'EMPEREUR. CI-DESSOUS, A
L'INTÉRIEUR : LE GRAND SALON CENTRAL, ORNÉ DE MEUBLES QUI GARNIRENT LES TUILERIES.

DESSUS : LA NOUVELLE SALLE A MANGER
IL A FALLU CRÉER A L'ÉTAGE DE RÉCEPTION.
CI-DESSOUS : UN COIN DU SALON DE MUSIQUE.

TE, RÉSIDENCE DE L'AMBASSADE

Saint-Siège

PAR WLADIMIR D'ORMESSON

AMBASSADEUR DE FRANCE

PAR une contradiction qui a duré plusieurs siècles, l'ambassade de France près le Saint-Siège, l'une des plus anciennes missions diplomatiques que la France entretient à l'étranger, ne possédait pas jusqu'à hier de résidence permanente à Rome.

Depuis le XVe siècle il n'est pour ainsi dire pas de palais de la Ville Eternelle qui n'ait abrité à un moment donné l'ambassadeur du roi, de l'empereur ou de la République.

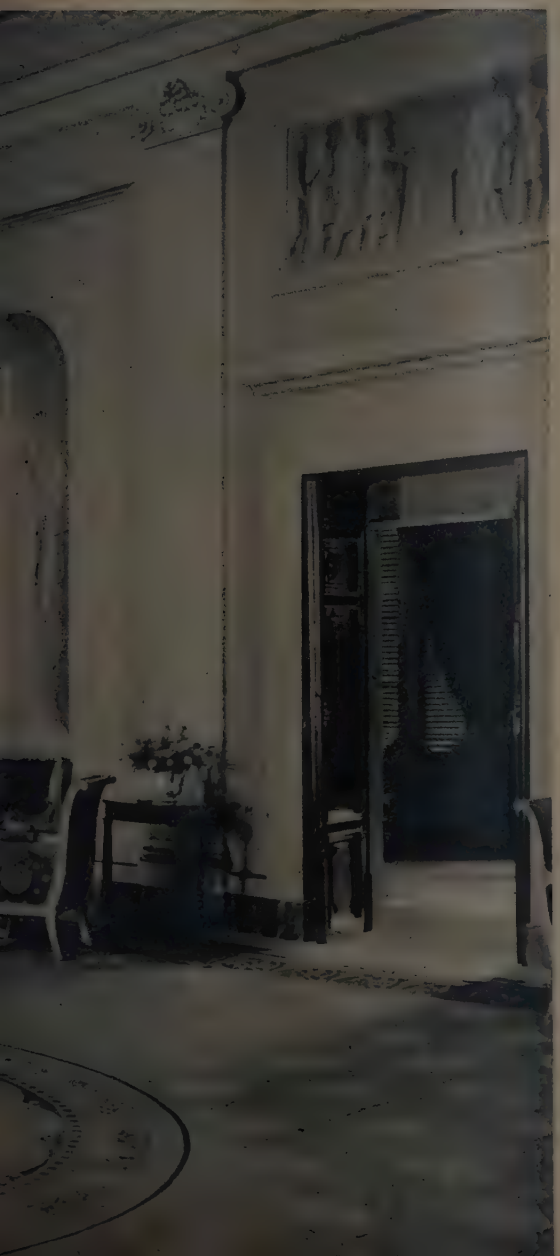
Le magnifique palais Farnèse, qui depuis 1872 est le siège de notre ambassade en Italie, fut déjà sous l'ancien régime, et à des intervalles variés, occupé six fois par les ambassadeurs du Roi Très Chrétien auprès du souverain pontife : le cardinal du Bellay en 1553 ; le maréchal d'Estrées en 1636 ; le duc de Créqui et le duc de Chaulnes en 1666 ; le duc d'Estrées en 1668 ; le duc de Nivernais en 1752. Le comte de Béthune, ambassadeur du roi Henri IV, le prince de Monaco, ambassadeur du roi Louis XIV, s'étaient installés au palais Dario.

Sous le roi Louis XIII l'ambassade logeait au palais Sacchetti, via Giulia. Catherine de Médicis mit la somptueuse demeure qu'elle possédait à Rome — le palais « Madame », qu'occupe aujourd'hui le Sénat — à la disposition des ambassadeurs du roi de France. Sous Louis XV le duc de Saint-Aignan logea au palais Bonelli (aujourd'hui siège de la préfecture de Rome) ; en 1754 le comte de Choiseul résida, non loin du Tibre, au palais Cesarini. Le cardinal de Bernis, qui lui succéda, trouva ce logis sombre. Après avoir loué le palais Sciarra, il se fixa au palais de Carolis, via del Corso. Il y menait un train royal, recevant chaque jour trente à quarante personnes à sa table et, selon son expression, « tenant l'auberge de France au carrefour de l'Europe ». Joseph Bonaparte s'installa d'abord au palais Nunez — devenu plus tard la propriété des princes Torlonia — puis, au delà du Tibre, au palais Corsini. Le cardinal Fesch occupait le palais Lancellotti, non loin de la piazza Navona. En 1814 l'ambassadeur du roi Louis XVIII, le duc de Blacas, descendit au palais Cenci (siège aujourd'hui de la démocratie chrétienne) et de là passa au palais Verospi, sur le Corso. Le vicomte de Chateaubriand retourna au palais de Carolis, où avait habité le cardinal de Bernis et qui dans l'intervalle avait changé de propriétaire et de nom. On l'appelait le palais Simonetti. C'est actuellement le siège central de la Banca di Roma. Sous le Second Empire et jusqu'en 1880 on trouve l'ambassade dans une aile du palais Colonna ; sous la Troisième République, au rez-de-chaussée du palais Rospigliosi — l'actuel palais Pallavicini — puis au palais Santa Croce. C'est là que résidait M. Nisard lorsque les relations diplomatiques furent suspendues en 1905 entre la France et le Saint-Siège. A leur reprise, en 1920, M. Jonnart s'installa dans un appartement du palais Borghèse. Son successeur, M. Doulcet, transporta l'ambassade sur le quai du Tibre au palais Primoli, que son propriétaire, le comte Primoli — descendant de Lucien Bonaparte — légua depuis à la ville de Rome pour devenir le musée Napoléon. Le vicomte de Fontenay loua en 1929 une aile du charmant palais Taverna — ancien palais Orsini (au cœur de la vieille Rome) — et l'ambassade y resta jusqu'à la fin de l'année 1950. Telle est l'énumération — bien incomplète — du va-et-vient de la représentation de la France près le Vatican.

C'est pour mettre fin à ces déménagements perpétuels que le gouvernement décida, au lendemain de la dernière guerre, d'assigner à cette ambassade une résidence définitive. Les circonstances ayant rendu disponible la Villa Bonaparte, l'Etat français s'en est rendu acquéreur. Ce faisant, la France rentrait dans des lieux qui pendant presque cent ans avaient appartenu à une famille dont le nom fait corps avec l'histoire de France.

CETTE belle maison s'appelle, en effet, la « Villa Bonaparte » et s'est appelée auparavant la « Villa Paolina », car Pauline Bonaparte, princesse Camille Borghèse, y habita pendant les neuf dernières années de sa vie. Il ne faut pas la confondre avec le « palais

CETTE URNE EN OR (A G.) CONTENANT LE CŒUR DE PAULINE BONAPARTE, PRINCESSE BORGHÈSE, SE TROUVE DANS LE CAVEAU DE LA FAMILLE BORGHÈSE.



CE MOBILIER A ÉTÉ SPÉCIALEMENT EXÉCUTÉ, EN BOIS DE CITRONNIER, POUR LE BUREAU DE L'AMBASSADEUR, PAR LA COMPAGNIE FRANÇAISE DES ARTS. AU FOND, RIDEAUX BLANCS ET GRIS.

Bonaparte », où résidait Madame Mère et qui est situé à l'angle du Corso Umberto et de la place de Venise. La Villa Bonaparte se trouve dans un tout autre quartier. Elle est située dans la via XX Settembre, qui va en ligne droite de la place du Quirinal à la Porte Pia, et toute proche de ce dernier monument. L'un des côtés du jardin qui l'entoure a pour clôture le mur aurélien. C'est dire qu'elle est à l'extrémité de l'ancienne enceinte de Rome.

Au XIII[e] siècle un couvent et une église — Santa Maria della Porta — occupaient ces lieux. C'était encore la campagne. On y cultivait la vigne et les arbres fruitiers. Couvent et église disparurent au XVI[e] siècle. A la moitié du XVIII[e] siècle le cardinal Silvio Valenti Gonzaga, secrétaire d'Etat du pape Benoît XIV, construisit l'actuelle villa pour en faire sa maison des champs. A sa mort un autre cardinal, Prospero Colonna di Sciarra, s'en rendit acquéreur. Ce dernier l'habita peu de temps. Il la loua à un riche seigneur de Bologne, le marquis Zagnoni, qui venait passer ses hivers à Rome, y menait joyeuse vie et en mourut. C'est alors que la princesse Pauline Borghèse acheta la maison.

L'EMPIRE était tombé. La sœur préférée de Napoléon était venue se réfugier — comme Madame Mère et la plupart des Bonaparte — dans les Etats pontificaux, le pape Pie VII ayant pris la famille impériale sous sa protection personnelle.

Pauline Borghèse était d'abord descendue au palais Falconieri, que le cardinal Fesch avait acheté. C'est que le palais Borghèse, où régnait sa belle-famille, lui était fermé. Depuis longtemps — depuis 1812 surtout — Pauline vivait séparée du prince Camille. Celui-ci, qui s'était empressé d'abandonner aux Alliés le gouvernement général de Turin, que Napoléon lui avait confié en 1808, s'était retiré en Toscane, où il possédait des terres et un palais à Florence ; il était rentré en grâce auprès du grand-duc de Toscane et filait le parfait amour avec la belle duchesse Lante della Rovere. Pour toutes ces raisons — et certaines autres — Camille Borghèse ne se souciait nullement de rouvrir son palais romain à la sœur de l'empereur déchu, bien qu'elle fût toujours sa femme légitime. Mais Pauline ne s'inclina pas. Elle fit valoir les stipulations de son contrat de mariage et s'adressa au pape, dont elle sollicita l'arbitrage. Pie VII lui donna raison. La moitié du palais Borghèse devait être mise à sa disposition ainsi que la Villa Borghèse dans les jardins du Pincio et la Villa Mandragone à Frascati.

La princesse Pauline fut satisfaite d'avoir eu gain de cause et de pouvoir se réinstaller dans le palais familial où elle avait séjourné après son mariage en 1803 et 1804 ; mais elle ne se plaisait guère dans cette demeure. Elle la trouvait sévère ; elle y redoutait en hiver les courants d'air. En outre l'ex-roi Charles IV d'Espagne y résidait, et ce voisinage était encombrant. Si bien qu'elle décida d'acquérir une maison moins vaste, où elle serait réellement chez elle, dans un quartier plus aéré, au milieu d'un grand jardin. Son choix se fixa sur la villa Colonna de Sciarra, dont elle admirait depuis longtemps les ombrages. Dès ce moment elle avait eu l'idée de la baptiser « Villa Bonaparte ». Mais Madame Mère s'y opposa, trouvant que le nom impérial ne convenait pas à une maison si familière, surtout à côté de l'imposant palais Borghèse. Pauline dut se contenter de donner son prénom à sa nouvelle habitation.

De 1816 à 1825 la princesse Borghèse partagea son temps entre la Villa et le palais Borghèse. Tristes années. Les fastes impériaux étaient passés. Elle eut la douleur d'y apprendre un jour la mort de ce frère bien-aimé qu'elle aurait tant voulu rejoindre à Sainte-Hélène, comme elle l'avait rejoint à l'île d'Elbe, si sa santé et les Anglais le lui avaient permis. Tristes années aussi parce que cette santé, depuis longtemps souffreteuse, traînait de plus en plus misérablement. Rien ne l'améliorait, ni les eaux de Lucques, que Pauline Borghèse allait prendre de temps en temps, ni l'air marin de Viareggio, où elle s'était fait construire une villa.

Néanmoins la princesse Borghèse ne restait pas inactive. La « Villa Paolina » était le rendez-vous des bonapartistes, qu'épiaient les agents du duc de Blacas et du duc de Montmorency-Laval, ambassadeurs de Louis XVIII et de Charles X à Rome. Elle vivait, selon l'expression des contemporains, « comme une petite reine ». Elle avait une cour d'artistes. Pauline Borghèse avait une prédilection pour la musique (et aussi pour tels musiciens...). Elle chantait et même — assure-t-on — juste. Chose curieuse, plus encore que de Français ou d'Italiens elle était entourée d'Anglais. Lord et lady Holland ; le duc et la duchesse de Devonshire ; le futur duc de Sutherland, Gérard Forteseue ; lord Jersey ; le marquis of Douglas and Anglesey, futur duc de Hamilton ; sir William Russell ; lady Morgan ; la comtesse Granville, etc., étaient les familiers de la Villa Paolina. La sœur de Napoléon les tenait sous son charme. Le bruit de cette intimité avec les grands seigneurs de la « perfide Albion » était parvenu jusqu'à Sainte-Hélène aux oreilles de l'empereur déchu. Il n'en prit pas ombrage. « Eh bien, disait-il en plaisantant, j'aurai quelques ennemis en moins... »

Au printemps de 1825 Pauline Borghèse, exténuée, décida de retourner aux bains de Lucques, puis d'aller à Florence pour y retrouver son époux. Le prince Camille, qui ne s'attendait pas à ce changement, posa ses conditions. Pauline les accepta. Sentait-elle les approches de la mort ? Voulait-elle affronter le noir passage après avoir remis dans l'ordre les liens qui l'unissaient devant Dieu au prince Borghèse ?

Déjà le Père Sgambi — que l'Eglise a récemment mis sur les autels — lui avait fait approcher les sacrements, et le témoignage qu'il a donné des sentiments avec lesquels sa pénitente les reçut est formel. Le 9 juin 1825, à 13 heures, Pauline Bonaparte expira. Son acte de décès est conservé dans le registre de l'église de la Badia à Florence. Le matin même, la tête lucide, elle avait dicté au notaire Chelli son testament. Entre autres legs, elle laissait sa Villa romaine à son neveu Napoléon-Louis, fils cadet de Louis, ex-roi de Hollande.

Ce prince avait épousé sa cousine germaine Charlotte, fille de Joseph, roi d'Espagne. Ils devinrent les propétaires de la Villa. C'est là qu'un jour de 1831, à l'aube, la police pontificale cueillit dans son lit le futur Napoléon III, lequel était venu séjourner chez son frère. N'était-il pas « carbonaro » et, comme tel, impliqué dans les complots qui allaient conduire au soulèvement de la Romagne ? On le reconduisit à la frontière des « Etats romains ». Son frère était lui-même mêlé à ces intrigues, et — bien que la version officielle déclare qu'il succomba peu après à une rougeole — on a des raisons de penser que Napoléon-Louis Bonaparte trouva la mort parmi les insurgés dans une escarmouche. Sa veuve, la princesse Charlotte, hérita de la Villa, qui dès cette époque prit le nom de « Villa Bonaparte ». Elle mourut en 1839, l'ayant léguée à sa sœur, Zénaïde Bonaparte, laquelle avait épousé, elle aussi, un cousin germain, Charles-Lucien, fils de Lucien Bonaparte. Tour à tour trois de leurs fils se passèrent la propriété : Joseph, prince de Canino, mort en 1865 ; le cardinal Lucien Bonaparte, qui décéda en 1895 ; puis Charles-Napoléon, qui épousa une princesse Ruspoli.

J'ai dit que le vieux mur aurélien clôturait d'un côté le jardin. C'est là que le 20 septembre 1870 les troupes de Victor-Emmanuel II pratiquèrent une brèche par laquelle les soldats que commandait le général Cadorna s'introduisirent dans la cité pontificale. Or cette brèche était défendue par des zouaves pontificaux français à la tête desquels se trouvait un Charette, petit-neveu du célèbre chouan de la Révolution. Ainsi des royalistes français défendaient l'antique capitale des papes sur un terrain qui appartenait à la famille Bonaparte et qui est devenu le siège de l'ambassade de la République... *In urbe perenni, Gallia æterna !*

En 1877 l'impératrice Eugénie et le prince impérial séjournèrent à la Villa Bonaparte. Peu de temps après, le fils de Napoléon III partait pour le Zoulouland.

A la mort du prince Charles Bonaparte, en 1899, la Villa revint à ses deux filles, Eugénie, princesse de la Moskova, et Marie, comtesse Gotti. Ces deux princesses firent des partages aux termes desquels la comtesse Gotti devint la seule propriétaire de la Villa. Elle la vendit bientôt — en 1907 — au gouvernement royal de Prusse, qui y installa sa légation près le Saint-Siège. En 1920 cette légation se transforma en ambassade d'Allemagne près le Saint-Siège. C'est ainsi qu'à la suite de la dernière guerre l'Etat français — après expertise — s'en est rendu acquéreur.

IL fallut toutefois procéder à d'importants travaux. L'immeuble était en mauvais état. En outre l'aménagement et la décoration de l'intérieur étaient entièrement à reprendre. Ces travaux durèrent plus de deux ans et furent exécutés, sous la haute direction des Beaux-Arts français, par M. l'ingénieur Villa. Entre autres choses, une grande salle à manger fut créée à l'étage de réception — car l'ancienne salle à manger, de dimension insuffisante, se trouvait mal commodément située au rez-de-chaussée. Et quelle surprise n'eut-on pas — en débarrassant les murs du grand salon central d'un damas usé et de vilaines glaces — de découvrir les vestiges d'anciennes fresques représentant en trompe-l'œil de belles déesses dans des niches ? Les Beaux-Arts italiens les restaurèrent avec bonheur. Enfin le Mobilier national envoya de Paris pour meubler les salons — notamment le grand salon central — un magnifique mobilier de l'époque impériale qui orna jadis le palais des Tuileries.

Ainsi les souvenirs des Bonaparte qui se succédèrent pendant près d'un siècle dans cette Villa de Rome, celui surtout de la sœur préférée de Napoléon I[er] — la seule qui lui resta fidèle dans l'épreuve — contribuent-ils à donner une atmosphère française à cette maison, parcelle de terre de France dans la Ville Eternelle. Le jardin qu'a aimé Pauline Bonaparte, les roses de son parterre, les grands pins qui décorent le ciel romain sont toujours aussi beaux.

Nous avons voulu, ma femme et moi, que les premières roses du printemps allassent à celle dont l'ombre emplit encore ces lieux. Grâce à l'obligeance des princes Borghèse, et conduits par eux, nous en avons déposé une gerbe sur la tombe où dans le solennel caveau de famille, situé au-dessous de la chapelle Borghèse dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, la sœur de l'empereur des Français, devenue princesse romaine, repose à côté de Camille Borghèse. *Parce qu'elle fut princesse impériale son cœur est déposé dans une urne en or.* La dalle porte cette simple inscription : PAULINE BONAPARTE. A côté d'elle, deux papes de la Maison Borghèse : Paul V, qui acheva de construire la basilique de Saint-Pierre, et Clément VIII, qui donna l'absolution à Henri IV.

AU ROYAUME TORRIDE DU PÉTROLE (*)

II

PAR RENÉ BRANLLEC

L'AVION survole Bahrein, la reine des perles, dont l'archipel lui-même est un beau pendentif au cou de l'Arabie séoudite. Un pendentif indépendant, protégé par l'Angleterre. La Perse le posséda il y a deux siècles. Elle ne s'est jamais consolée de l'avoir perdu. Mais le fait est que Son Altesse le cheikh Sir Sulman Bin Hamd al Khalifah, K. C. I. E., authentique représentant de la dynastie dont le fondateur descendit en 1792 des environs de Koweit pour s'en emparer, ne paraît pas disposé à faire droit aux revendications iraniennes. Et la Grande-Bretagne elle-même...

Le cheikh est grand seigneur. Il a fait don d'une de ses îles à l'un de ses amis américains. L'ennui est que ces territoires ont un caractère assez taquin. Ils apparaissent ou disparaissent au sein de cette somptuosité marine sans que l'on sache au juste pourquoi. Au gré d'un caprice des fonds vous voilà possesseur de domaines supplémentaires ou précipité sous l'eau. L'île de l'Américain est, paraît-il, très bien ancrée.

La presqu'île de Qatar l'est également. C'est une immense étendue de sable chauffé à blanc. A mesure que l'avion s'en approche on distingue des torches piquant çà et là le paysage, puis les pipe-lines, non plus rectilignes, mais zigzaguant pour limiter les effets de la dilatation. C'est notre premier arrêt à 1.000 kilomètres de Bassora.

A DJEBEL ALI : LES ALÉAS DU « DRILLING »

DÈS le matin un nouveau bond de 700 à 800 kilomètres m'amène à Djebel Ali, où un forage a été commencé il y a quelques mois. C'est le second effectué sur la côte des Pirates. Il paraît aussi infructueux que le premier, cependant descendu à 4.000 mètres. Ce sont les coûteux aléas de la recherche du pétrole. Les indices géologiques peuvent être excellents, rien ne prouvera en définitive, sinon le forage, que le pétrole soit toujours là. Il y était sans doute, mais il est parti, absorbé par une crevasse nouvellement formée, évaporé, évanoui. Le *drilling* passe pour être l'apanage des Américains. Ils y sont rois. Ils en connaissent la technique à fond...

On parle souvent des bénéfices colossaux réalisés par les compagnies pétrolières. On n'exagère aucunement. Ils se chiffrent par milliards. Mais sans eux l'exploration serait impossible. Le puits de Djebel Ali est relativement modeste. Deux forages, un camp où vivent trois cents ou quatre cents ouvriers et vingt ou vingt-cinq ingénieurs européens, coût : plusieurs centaines de millions. Résultat : nul jusqu'à présent, et rien n'indique qu'un troisième, qu'un quatrième forage sera plus fructueux.

Quand un forage malheureux est terminé, il faut aller plus loin et souvent déplacer le camp : de simples tentes, pour les autochtones ; pour l'Européen, les conditions de vie, déjà extrêmement pénibles avec l'air conditionné, imposent la construction « en dur » ou en éléments préfabriqués. Il faut prévoir un petit hôpital, presque toujours un aérodrome, des routes, parfois des ponts.

Ne vivent ici que des jeunes, tous célibataires. Pas de femmes, sinon celles des autochtones et des contremaîtres indiens, que l'on ne voit pas. Gare au cafard et au whisky ! Ici se forment des caractères de lutteurs et sombrent les faibles.

Le sable, le soleil qui vous dessèche en quelques heures, le travail exténuant, l'oasis qu'est le mess, dont la fraîcheur relative (30 degrés) vous tombe sur les épaules comme une chape ; à nouveau le soleil, le sable, une tige de forage qui casse, le treuil de manœuvre qui se coince, la génératrice d'électricité qui ne va pas, incidents, accidents...

Certains soirs, le cinéma en plein air : une douzaine de bancs devant un écran... Aux actualités on voit le monde : Paris, Londres, New-York, des avenues, des élégantes... et même de la pluie ! Presque invraisemblable, la pluie ! Il faut un effort pour en retrouver par la pensée la fraîcheur délicieuse, vraie, combien plus vraie que celle de la douche !

Ne pas penser à cela. Ni à la pluie, ni aux avenues pleines de monde, ni aux arbres, ni aux élégantes. Whisky. Bière... Devenir... quoi ? Un grand ingénieur, trouver « son » champ, être *field manager*... Se marier... plus tard, bien plus tard. Cela dépend des natures, des circonstances... D'abord trouver « son » champ, prouver aux autres qu'on est quelque chose ; et se le prouver à soi-même... c'est encore plus difficile. M..., qui est rentré avec moi à Djebel Ali, me dit cependant :

— Je n'envie pas mes amis de Bassora. Ici, c'est la solitude, parfois le cafard ; mais *on n'attend rien*. A Bassora on s'habille le soir, on va au *boat club*, on espère inconsciemment quelque chose, un imprévu, une rencontre, une aventure, une conversation, que sais-je... qui ne se produisent jamais. Quand « ça ne va pas » ici on monte le soir jusqu'à la colline (qui domine le camp de 40 mètres à peu près) et l'on revient... Et il y a la paix complète autour de soi.

(*) Voir *France-Illustration* du 15 mars.

QUERELLE DE FRONTIÈRES

CE calme un peu oppressant est parfois troublé — ou diverti — par les échos de querelles juridiques. L'une d'elles, opposant le cheikh d'Abu-Dhabi à l'I. P. C., a donné lieu à une sentence arbitrale qui provoque des remous dans le monde du pétrole.

Abu-Dhabi s'étend sur près de 500 kilomètres à l'est de la péninsule de Qatar jusqu'à la frontière de la principauté voisine de Dubaï. Il existe, au surplus, au large de la côte, fort loin des eaux territoriales, de nombreuses îles revendiquées par le cheikh d'Abu-Dhabi. En 1939 le prince a concédé à une société apparentée à l'I. P. C. des droits exclusifs de recherche et d'exploitation sur « tout le territoire sujet à l'autorité du souverain d'Abu-Dhabi et sur ses dépendances ainsi que sur toutes ses îles et eaux territoriales ». Or, encore que ce texte parût très clair, en 1949 le cheikh octroyait à une société américaine une concession « sur le sous-sol de la haute mer ».

Le différend fut soumis à l'arbitrage de lord Asquith. Dans sa décision celui-ci conclut effectivement que si le sous-sol des eaux territoriales se trouve bien compris dans la concession de 1939, celui sous la haute mer ne l'est point. Cependant, en fait, aucune stipulation limitative ne figurait au contrat de 1939. Le cheikh avait pensé à ce moment concéder à l'I. P. C. des droits exclusifs portant sur l'intégralité de ses possessions. Mais l'apparition, datant de six ou sept ans, d'une théorie juridique, encore assez confuse, dite du « socle ou du plateau continental », elle-même née de l'espoir de trouver du pétrole sous la haute mer, a donné au cheikh d'Abu-Dhabi l'idée d'arrondir ses domaines.

On prévoit que la mise en pratique de la sentence de lord Asquith va soulever quantité de nouveaux problèmes. La commission du droit international de l'Assemblée des Nations Unies a récemment présenté un rapport traitant de ce sujet. Les milieux pétroliers en attendent avec impatience la ratification pour que soit dissipé le doute actuel concernant la valeur des proclamations faites à l'égard du « socle continental ».

A DUKHAN

MAIS quand on a fait la preuve... A Qatar quelqu'un l'a faite. Un anonyme. On connaît son nom à la compagnie, et cela suffit. Seuls alors les comptables font état des centaines de millions ou des milliards perdus ailleurs dans les sables. Qatar, c'est désormais — et provisoirement — 1 milliard de barils de réserves, soit près de 200 millions de tonnes.

Son entrée dans les annales du pétrole commence en 1935. Une concession fut accordée par le cheikh de l'endroit à l'A. I. O. C., qui transféra ses droits l'année suivante à la *Petroleum Development Limited* (filiale de l'I. P. C.). Relevés cartographiques et stratographiques durèrent trois ans. En 1939 on fora. Dès la fin de l'année un gisement était découvert. Trois puits avaient été creusés en 1940, date à laquelle les travaux furent interrompus par la guerre. Pour la même raison et sur l'ordre des autorités militaires tous les puits furent détruits, et le matériel fut enlevé en majeure partie. On reprit les travaux en 1946. La construction des routes, des jetées du port d'Umm-Saïd, des habitations, des bureaux, des ateliers et des magasins était menée de pair avec les forages. En janvier 1948 un nouveau puits entrait en production, le deuxième en mai et les autres suivirent rapidement.

Aujourd'hui la production est d'environ 3 millions de tonnes par an. L'an prochain elle atteindra presque 5 millions et s'élèvera probablement d'ici trois ans à 8 ou 10 millions de tonnes.

M. Henry Hotchkiss, souriant *field manager*, m'a fait visiter les « champs » de Qatar et leurs dépendances : la plage où l'on va se baigner le soir sans trop craindre les requins, qui jusqu'à présent ne s'y montrent pas, l'usine qui produit l'eau potable par distillation de l'eau de mer, le petit port où arrivent les caboteurs du golfe, les stations de dégazage où l'on sépare, pour les brûler, les produits les plus inflammables du pétrole avant d'envoyer celui-ci à Umm-Saïd, le port pétrolier. Une bonne part des *tankers* qui viennent charger à Umm-Saïd sont français ou naviguent pour le compte de la France. C'est le résultat de notre participation de 23,75 % à l'I. P. C. et à toutes ses filiales (B. P. C., P. D. Q., P. D. Trucial Coast, P. D. Oman and Dhofar ; Mosul Petroleum Company — Syria Petroleum Company, Transjordan Petroleum Company).

DES DÉSERTS DE SABLE DU MOYEN-ORIENT JAILLIT UNE RICHESSE FABULEUSE ➡

Trois cents Européens et trois mille autochtones ou Indiens vivent à Dukhan, qui prend des allures de ville. J'y ai rencontré deux Français : le sympathique docteur Roux et le dentiste Germain, un jeune qui, avec philosophie, prend parti pour le célibat... et pour Qatar.

J'ai aussi une amie à Qatar, Marie-José, la fille d'un géologue suisse, le cordial et dynamique Max Chaton, qui m'a accueilli, nouvel arrivant, comme un ami de dix ans. Chaton, en qualité de chef de famille, a droit à un bungalow préfabriqué, que sa femme et lui ont aménagé avec un goût sûr. Dans le living-room on s'imagine être dans un confortable appartement de quelque grande ville. Seule particularité : ses fenêtres et ses volets restent hermétiquement clos pour conserver la fraîcheur dispensée par l'*air conditioning*. Celui-ci ronronne quelque part avec un bruit obsédant...

Dehors il y a une petite véranda où l'on voit les jouets de Marie-José et, autour de la véranda, un jardinet minuscule où Chaton a réussi, en choisissant bien ses angles et en ne ménageant pas l'eau, à faire pousser trois fleurs. Il est très fier de son « parc ».

BAHREIN, L'ILE AUX TRÉSORS

C'est la reine du golfe Persique. Il n'est que de s'accoutumer au climat : une température de 50 degrés pendant les six mois d'été et 90 % d'humidité, qui n'ont presque rien à envier à Djibouti... Au demeurant, du pittoresque et de la couleur tant qu'on en veut... et même de la verdure, des fleurs splendides et de la luzerne pour les petits ânes blancs, que l'on vient acheter de fort loin tant ils sont gentils... et durs à la besogne.

La capitale, Manama, installée sur l'île principale, s'enorgueillit de 110.000 habitants. Les 30.000 autres sujets du cheikh Sulman al Khalifah sont répartis dans les autres îlots. Moharraq, le plus grand d'entre eux, où se trouve l'aérodrome, est relié à Bahrein par une digue longue de plus de 3 kilomètres.

Jadis l'industrie de la perle occupait la majeure partie de sa population. Elle a décliné avec l'apparition sur le marché mondial des perles de culture — dont l'importation est interdite ici — et surtout depuis la découverte du pétrole. Pourtant Bahrein est relativement pauvre. Ses réserves ne dépassent pas 300 millions de barils, c'est-à-dire 40 millions de tonnes, qui sont prudemment exploitées à raison de 1,5 million de tonnes par an par la *Bahrein Petroleum Company* (formée par l'association de la *Standard Oil de Californie* et de la *Texas Company*).

Mais c'est à Bahrein que se trouvent l'état-major de la base d'opérations pétrolières de l'I. P. C. pour toutes les zones de Qatar, de la *Trucial Coast* et d'Oman ainsi que le représentant de la compagnie chargée des rapports administratifs avec le résident politique anglais, dont la compétence s'exerce sur l'ensemble du golfe Persique. C'est également à Bahrein que se tient le *Marine Superintendent* anglais, qui règle la navigation dans un secteur devenu particulièrement actif.

J'ai pris à Moharraq le vénérable biplan de Havilland, de la *Gulf Company*, qui assure le trafic de Bahrein à Dahran, en Arabie séoudite. Un radio parvenu à Qatar m'informait que je bénéficiais — rare privilège — d'un visa de l'Arabie séoudite et qu'il me serait délivré à ma descente d'avion à Dahran.

Le radio que l'on m'avait envoyé était rapide, trop rapide ; celui de la chancellerie séoudienne l'était moins, en sorte que le préposé aux visas, après avoir revu, cinq fois, les télégrammes les plus récents, me déclara qu'avec un peu de chance je pourrais reprendre l'avion... une autre fois.

Je n'ai pu jeter qu'un regard aérien sur les magnifiques installations de l'A. R. A. M. Co, qui produit actuellement 40 millions de tonnes par an. Même à ce rythme, les 10 milliards de barils de réserve (1.500 millions de tonnes) de l'Arabie séoudite ne seront pas épuisés avant quarante-cinq ans. Mais il n'est pas exclu que la production ne soit largement accélérée pour atteindre, voire dépasser le record qu'avait établi — discrètement — l'A. I. O. C. en France. Les grands pétroliers n'ont pas de vain amour-propre.

LA DANSE DES DOLLARS A KOWEIT

Du sable, des touffes d'épineux que broutent de magnifiques moutons au poil noir, bouclé et long. Quelques chantiers de constructions navales, une toute petite flottille de pêcheurs de perles, 160.000 habitants gouvernés par le cheikh Abdullah al Salim al Sabah, onzième de la dynastie, sous protectorat britannique.

J'y suis arrivé par tempête de sable. Nous sommes descendus jusqu'aux toits de la capitale pour apercevoir la terre ou, plutôt, le sable.

C'était tout ce qu'il y avait à Koweit jusqu'en 1946.

Cette année-là deux sociétés, la *Gulf Exploration*, américaine, et l'A. I. O. C., s'étant associées pour former la *Koweit Oil Company*, firent jaillir le pétrole. Le cheikh toucha à la fin de l'année la somme rondelette de 180 millions de francs, l'année suivante, 500 millions de francs, et ensuite ses revenus s'élevèrent à environ 15 millions par jour (car il devint plus commode de calculer ainsi).

On a « ajusté » le contrat. Le cheikh, dont les *royalties* ne dépassaient pas 4 shillings 6 pence par tonne, a fait observer qu'en Arabie séoudite et en Irak les conditions étaient sensiblement différentes. L'Irak, en effet, a obtenu pour son dernier contrat une *royalty* de 35 shillings 6 par tonne, qui sera élevée à 39 shillings 6 en 1953. Finalement le prince de Koweit bénéficiera d'un partage 50/50 des bénéfices, et la durée de la concession a été fixée à soixante-quinze ans.

En bref, le cheikh de Koweit perçoit désormais un revenu de 175 millions de francs par jour pour une production qui approche 40 millions de tonnes par an, et dont le plafond n'est pas atteint : Koweit bat en effet le record des réserves dans tout le Moyen-Orient avec 15 milliards de barils, soit 2,7 milliards de tonnes. Les Anglais, afin de compenser la perte du pétrole iranien, prennent actuellement leurs dispositions pour développer la production de Koweit. Son accroissement ne se heurte qu'à une difficulté, celle que soulève l'évacuation du pétrole. C'est une question de port ou de pipe-lines. Elle peut être résolue assez rapidement. Koweit sera alors à même de dépasser les 40 millions de tonnes de Dahran.

Si l'on y ajoute la production attendue de la « zone neutre », aussi riche que Koweit et dont l'exploitation est assurée par la compagnie américaine *Aminoil*, on aura un aperçu de la quantité fantastique de pétrole susceptible d'être fournie par la seule Arabie d'ici deux ou trois ans : plus de 100 millions de tonnes, soit le sixième de la production mondiale actuelle.

J'ai eu l'honneur de rencontrer chez le maire de Bassora — un vieux Parisien plein d'humour qui a conservé d'un séjour en France une solide amitié pour notre pays — le neveu du cheikh de Koweit et son héritier présomptif. Il n'a l'air aucunement impressionné par la danse vertigineuse des dollars et des livres sterling subitement tombés sur son émirat. La dignité n'est pas un vain mot en Islam.

BAGDAD

Une compagnie, filiale de l'I. P. C., la *British Oil Development*, continue des recherches qui depuis une vingtaine d'années d'exploration laissent peu d'espoir de succès. La B. O. D. a disparu, ayant cédé sa concession en 1941 à la *Mosul Petroleum Company*. Celle-ci a été plus heureuse. Le champ d'Aïn-Zallah, près de Mossoul — dont le directeur des forages, M. Albert Pernoud, était le meilleur spécialiste français, l'égal, m'a-t-on assuré, des Américains, ce qui n'est pas un mince éloge dans le monde du pétrole — le champ d'Aïn-Zallah produit déjà 1 million de tonnes par an. Mais ce sont les champs de Kirkouk qui ont le plus d'avenir. Leur production, maintenue jusqu'à l'an dernier à 5 ou 6 millions de tonnes, va s'élever jusqu'à 22 millions de tonnes en 1955, et peut-être plus. Dès maintenant elle pourrait dépasser 10 millions de tonnes par an, n'étaient les difficultés soulevées par l'évacuation. Celle-ci, gênée par la coupure du pipe-line aboutissant à Haïfa — conséquence des démêlés entre Arabes et Israéliens — sera portée prochainement, par la mise en service du nouveau pipe-line qui se termine à Banias (Syrie), à 24 millions de tonnes par an.

100 MILLIONS DE TONNES... EN ATTENDANT LA SUITE

Si l'on additionne toutes les productions du Moyen-Orient en 1951 on arrive ainsi à un total de 97,5 millions de tonnes, contre 87,7 millions de tonnes en 1950. Pour une production mondiale de 594 millions de tonnes en 1951, il ne s'agit plus, comme on le voit, de 12 %, mais de 16,4 %, et cette proportion est appelée à augmenter très vite... à la condition toutefois que ne se prolonge pas indéfiniment l'arrêt de la production iranienne. (En comptant la production iranienne pour 1951 au même chiffre qu'en 1950,

UNE GOUTTE DE PÉTROLE... UNE GOUTTE DE SANG

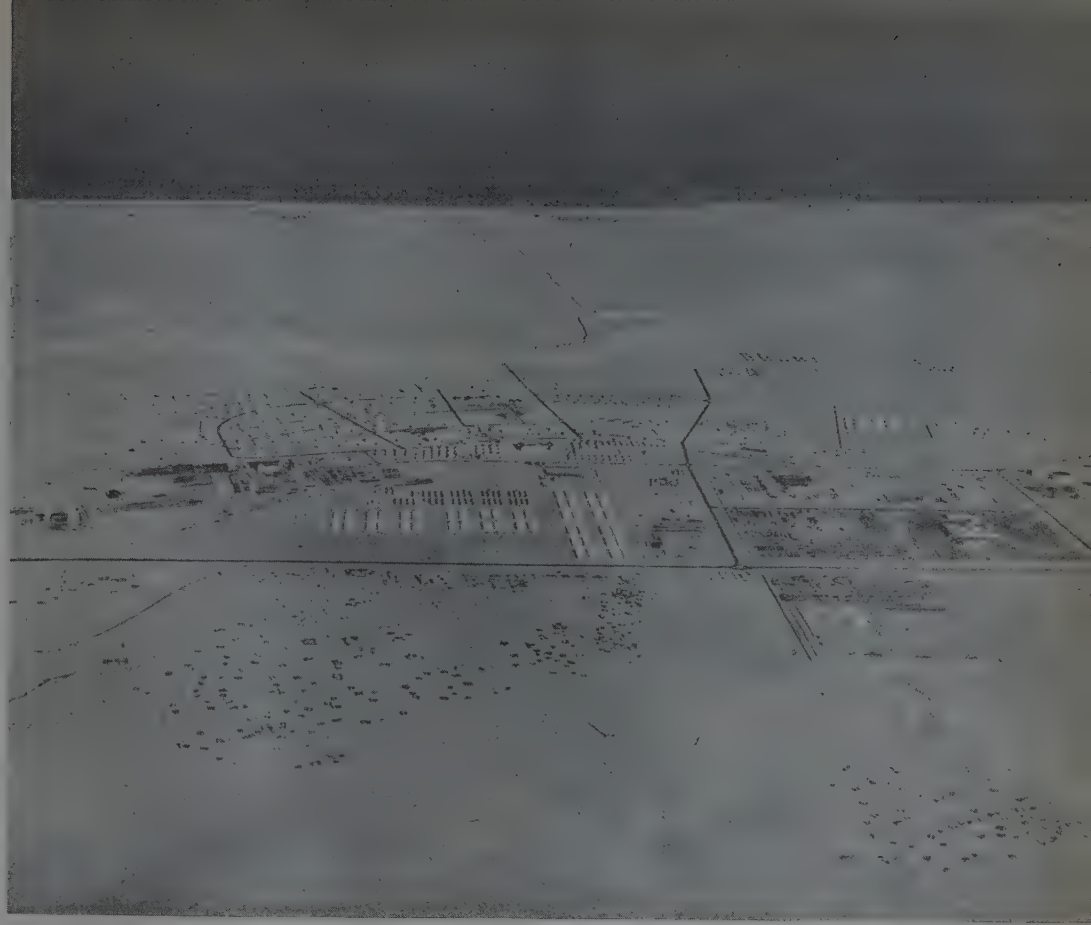
Ce slogan a eu beaucoup de succès. Il serait plus exact de dire : « Une goutte de pétrole, une goutte de sueur. » S'il est vrai que les compétitions pétrolières sont vives, elles ne risquent plus de dégénérer en guerres. Et les énormes investissements nécessités par la recherche et l'exploitation du pétrole sont les plus sûrs garants du désir des compagnies de maintenir, dans les pays où elles opèrent, un climat social et politique parfaitement sain. Mais ils expliquent aussi l'âpreté de certaines compétitions et les sanctions prises contre ceux qui ne respectent pas la règle du jeu.

Avant l'Iran on a eu l'exemple du Mexique, où la production avait atteint, avant la nationalisation des pétroles, 27 millions de tonnes par an (1921). Depuis cette époque la production n'a pu se relever que très lentement. Produire demande des techniciens ; vendre suppose des débouchés, des navires, une organisation commerciale.

LA DEMANDE DE PÉTROLE S'ACCROIT

La consommation de pétrole a augmenté de 12 % et de 8 % respectivement au cours de chacune des deux dernières années aux États-Unis ; elle a augmenté presque du double dans le reste du monde libre. On estime que la demande continuera de s'accroître, sur un rythme plus lent aux États-Unis, mais rapide ailleurs. La consommation mondiale, à l'exclusion de l'U. R. S. S. et de ses satellites, doit s'accroître de 4 millions de barils par jour pour atteindre 15 millions de barils par jour en 1961. On évalue à 23 milliards de dollars environ — de 8.000 à 10.000 milliards de francs — ces investissements, en dehors de la zone soviétique, pour réaliser l'expansion continue de la production.

PRÈS DE 100 MILLIONS DE TONNES AUJOURD'HUI...



LE CHEIKH DE KOWEIT, QUI RÈGNE SUR CE DÉSERT, A UN REVENU QUOTIDIEN DE 175 MILLIONS.

. 200 MILLIONS PEUT-ÊTRE EN 1955, LE TIERS DE LA PRODUCTION PÉTROLIÈRE MONDIALE

soit à 32 millions de tonnes au lieu de 16 millions — la diminution étant due à l'arrêt de l'exploitation au cours du second semestre par suite du différend anglo-iranien — la proportion du pétrole du Moyen-Orient se fût élevée, dès 1951, à 20 % : nous voilà déjà presque au double de l'estimation donnée par le capitaine Liddel Hart.)

Pourquoi a-t-on « poussé » la production du Moyen-Orient ?

L'explication est simple.

Deux chiffres montrent l'énorme différence que peuvent avoir les rendements dans les différents pays pétrolifères : aux Etats-Unis le rendement moyen par puits est de 16 barils par jour ; au Moyen-Orient, de 5.500 barils. Une autre comparaison est plus frappante encore peut-être. Alors que dans la république soviétique de Kirghizie, relativement proche des régions pétrolifères du Moyen-Orient, on fore cinq cents nouveaux puits pour porter la production annuelle à un peu plus d'un million de tonnes, une quinzaine de puits suffisent à Koweit pour donner 40 millions de tonnes... et la production journalière est passée de 50.000 barils en 1947 à 115.000 en 1948, à 280.000 en 1949, à 400.000 en 1950... et à 800.000 au début de 1952 !

A la vérité, le « plafond » de la production du Moyen-Orient est pour l'instant inconnu. On sait qu'il est très élevé : il pourrait s'élever en 1955, en supposant une reprise en Iran et la mise en production de la zone neutre, à 200 millions de tonnes par an, soit 33 % des besoins actuels. La perte des pétroles du Moyen-Orient conduirait alors à de fort épineux conflits diplomatiques dont on souhaite que la menace s'éloigne d'une région terriblement importante et... inflammable.

(A suivre.)

CI-CONTRE : LES PIPE-LINES DE QATAR, D'OU LE PÉTROLE GAGNE UMM-SAID. CI-DESSUS ET EN BAS, A G. : DEUX ASPECTS DE KOWEIT : LES MOUTONS ET LES BARAQUES INDIGÈNES. EN BAS, A DR. : LE PORT DE MANAMA.

LES PROPOS LITTÉRAIRES DE GÉRARD CAILLET

PIERRE BENOIT ET LE FAUX MENSONGE DE L'HISTOIRE

PIERRE BENOIT VIENT DE CRÉER...

Je viens de perdre mes dernières illusions sur la littérature d'imagination. Me croira-t-on si je dis que c'est l'auteur de *l'Atlantide* qui s'est chargé de m' « affranchir » ?

La lecture de son dernier roman, *le Prêtre-Jean,* m'avait en effet plongé dans une rêverie bizarre. On y voyait la dernière descendante d'une dynastie de rois portugais que l'on croyait éteinte depuis plusieurs siècles surgir du fond des sables éthiopiens pour revendiquer, aux alentours de l'armistice de 1918, le trône de ses aïeux ; on y voyait un dictateur républicain mettre ce trône à ses pieds ; on y voyait enfin, comme dans les machinations les plus dramatiquement ouvrées, ce mirifique projet échouer à la suite d'un très prévisible attentat — ce qui permettait, à mon avis, de ne pas tourner trop ostensiblement le dos à la vérité... Bref, cela m'apparaissait comme une débauche agréable de romanesque, un feu d'artifice d'inventions, un échafaudage bien équilibré d'utopies. En même temps je m'émerveillais que l'habileté d'un écrivain sût donner à ces aventures une telle apparence de vraisemblance.

Discrètement je suis donc allé demander à Pierre Benoit la recette de la miraculeuse transposition.

J'ai trouvé l'homme calme que j'attendais, mais je l'ai trouvé derrière un rempart de volumes. Et ces volumes, c'étaient des livres d'histoire...

Le premier relatait quelques événements de la vie politique portugaise. J'y ai aperçu une douzaine de photographies : celles des principaux héros du roman. Il y avait là Sidonio Paes, qui s'empara du pouvoir en 1917 ; il y avait là ses principaux compagnons d'armes, dont les noms seuls m'avaient rendu si songeur : Teofilo Duarte, Cruz Alevedo, Diniz de Aguiar ; il y avait là les photographies de l'assassinat et le portrait de l'assassin ; il y avait même, entre les pages, le reportage photographique d'une cérémonie qui se déroula à Lisbonne en 1948 pour commémorer le trentenaire de la mort de Sidonio Paes — et Pierre Benoit figurait au premier rang.

Bon ! me dis-je, c'est l'histoire de la dynastie d'Aviz qu'il a inventée...

Lors mon auteur me tendit un second volume. Il s'agissait cette fois de Camoëns et de son célèbre poème des *Lusiades*. J'y trouvai le récit du combat d'Algacer-Kebir, où disparut l'ancêtre d'Alverde (la nouvelle héroïne s'appelle Alverde) : le roi Sebastiano, dernier des Aviz ; j'y trouvai aussi le portrait de Sebastiano, blond, racé, la bouche un peu dédaigneuse...

— Habillez-le en femme, me dit Pierre Benoit, vous aurez Alverde.

Du coup je me rabattis sur l'Ethiopie. *Le Prêtre-Jean,* n'est-ce pas une légende vague sur quoi l'on peut broder ? De là à imaginer des survivances chrétiennes invraisemblables, un empereur mystérieux qui recueille le roi mourant, des liens utopiques entre le négus et le Portugal...

Las ! Pierre Benoit me fit asseoir à sa table et lire à haute voix les principaux passages d'une monumentale *Histoire religieuse de l'Ethiopie* d'où ressortait, en pleine lumière, que tout ce qu'il avait raconté était non seulement possible, mais hautement probable.

Un dernier texte, enfin, vint m'achever : il était de René Grousset, orientaliste compétent s'il en fut ! et démontrait que Pierre Benoit, dans *le Prêtre-Jean,* avait réduit à une « fissure imperceptible » tout ce qui n'était pas vérité historique...

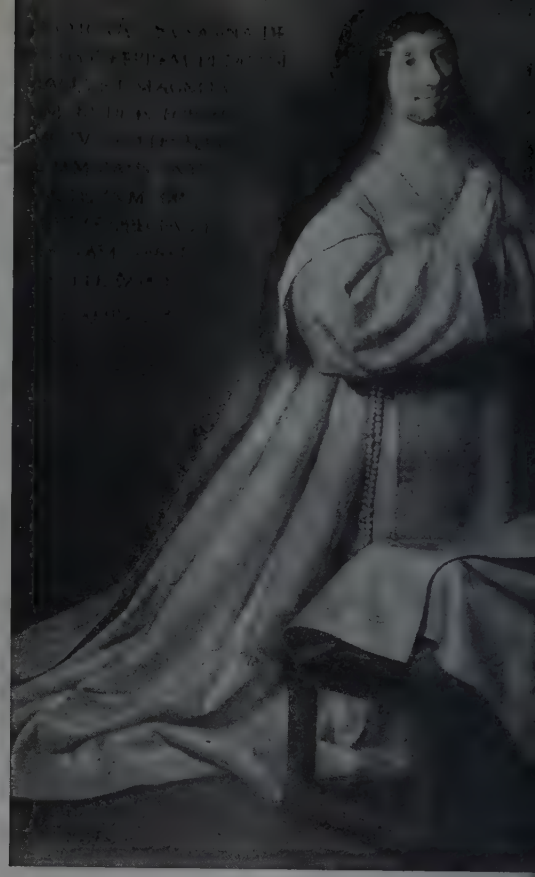
Narquois, l'auteur me regardait.

— Enfin, dis-je, quelle est votre part à vous dans tout cela ?

— Nouer les faits entre eux, répondit-il. Supposer Alverde pour les rejoindre, comme j'avais supposé Antinéa. Quant à la méthode : une bibliographie, comme au temps de l'agrégation d'histoire...

— J'ai pensé à mon livre pendant des années, conclut alors Pierre Benoit, et j'ai mis deux ans à l'écrire. Que ne faut-il pas faire pour donner l'impression d'une déplorable facilité !

... ALVERDE EN « HABILLANT EN FEMME » CE ROI : SÉBASTIEN DE PORTUGAL.



LA CÉLÈBRE TOILE MONTRANT LA MÈRE ANGÉLIQU ARNAUD (A G.) AU MOMENT OU ELLE A LA RÉVÉLATIO QUE SŒUR CATHERINE (A DR.), FILLE DU PEINTRE, V RETROUVER MIRACULEUSEMENT L'USAGE DE SES JAMBE — EN BAS : LA MAIN DU PORTRAIT D'ARNAUD D'ANDILLY

PHILIPPE DE CHAMPAIGNE

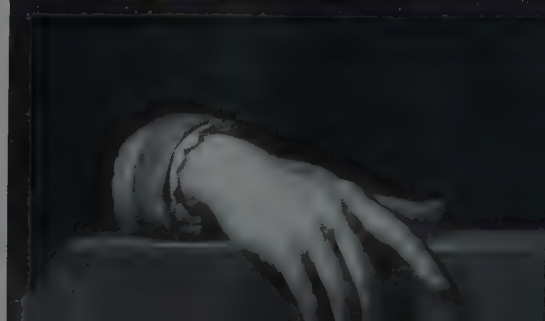
PORTRAITISTE DE L'HONNÊTE HOMME

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

Si chacun connaît le nom de Philippe de Champaigne combien connaissent son œuvre ?... Il est excellen que les « Amis de Port-Royal » aient voulu célébrer le trois cent cinquantième anniversaire de sa naissance. Certes, nous ne pouvons voir à l'Orangerie qu'une infime partie des ouvrages de ce peintre d'une fécondité admirable harcelé de commandes par la cour par l'Eglise et par les plus importants personnages.

Nous oublions trop qu'il fut surtout décorateur et que à quelques exceptions près, ses peintures murales ont disparu. Venu de Bruxelles, où il vit le jour et où il apprit son art, il arriva à Paris à dix-neuf ans. Deux ans après il était déjà nommé peintre de la reine et embauché par Marie de Médicis, qui pensionnait largement, pour décorer le palais du Luxembourg. Plus tard il travailla aux palais de Richelieu et à la Sorbonne, puis à Vincennes et aux Tuileries. Son activité a couvert le règne de Louis XIII et une partie de celui de Louis XIV. Portraitiste du roi, des princes, du grand cardinal, il n'est cependant point peintre officiel au sens péjoratif où nous l'entendons aujourd'hui. Il a pénétré l'esprit de ses modèles : ministres, magistrats, hommes de pensée, artistes, religieux, avec tant d'acuité et d'autorité que son œuvre reste pour nous l'image la plus profondément humaine de la France humaniste de son temps.

Bien que sa formation ait été celle d'un paysagiste,



ce n'est pas dans le paysage qu'il a excellé, et les deux grandes toiles très flamandes qui sont exposées à l'Orangerie sont loin de pouvoir être comparées à celles de Poussin, son contemporain, qu'il avait d'ailleurs connu dans les premières années de sa vie parisienne. Nos goûts nous rendent peut-être moins sensibles que ses contemporains aux vastes compositions religieuses dont, avec ses élèves, il peupla les sanctuaires ; malgré la majesté sculpturale d'un tableau comme *la Présentation au Temple,* du musée de Dijon, il faut bien reconnaître que le peintre est dépourvu d'esprit d'invention. Sans modèle, il devient gauche et conventionnel. L'intense spiritualité de Champaigne, nous allons la chercher surtout dans les portraits, dans ces visages méditatifs d'honnêtes ou saints hommes traités avec une modestie, une discrétion de couleur, une gravité d'expression qui laissent transparaître la vive flamme d'amour qui consume des êtres dévorés de foi. Simples, dignes, un peu figés dans leur attitude immobile et sans ostentation, ils rayonnent non seulement par l'ardeur concentrée du regard, mais par leur port de tête, par leurs mains, souvent posées au premier plan et que le portraitiste s'est attaché à peindre avec une vérité psychologique surprenante.

Lorsque Philippe de Champaigne, qui fut certainement un homme de foi profonde et de vaste culture, est entré dans l'orbe des solitaires de Port-Royal, il semble s'être haussé encore à force de dépouillement et d'austérité. Lui, dont les personnages, même peints en groupe, semblent toujours rétractés dans leur solitude, ne devait-il pas aboutir à ces effigies qui se détachent comme sur un mystérieux infini de douce grisaille et semblent tout naturellement détachées du monde ? Le peintre avait trouvé là, à l'ombre de Jansénius et de Saint-Cyran, dont les doctrines édifiantes n'étaient pas encore subversives, cette atmosphère de renoncement où il atteint sans la moindre emphase, cette simplicité dans la concentration qui n'a aucun équivalent en France, ni dans les Flandres, ni en Italie. Parmi tant de portraits d'austères personnages vêtus de noir ou revêtus d'un surplis blanc, de religieuses où le rouge de la croix illumine la sévère robe monacale, nous voyons le fameux *Ex-Voto,* si tragique et si tendre, où paraît Sœur Catherine de Sainte-Suzanne, sa propre fille, les jambes étendues, au moment où sa supérieure reçoit du Ciel le message qui lui apprend que la jeune religieuse sera miraculée.

Par un paradoxe qui nous paraît étonnant à présent, mais qui l'était beaucoup moins autrefois, Champaigne, peintre bruxellois, se situe dans la ligne la plus sûre de l'art français. Il fut un des rares à n'avoir pas accompli l'habituel voyage d'Italie. En eût-il gagné plus de couleur et plus d'éclat ?... Par tempérament, par doctrine, il voulait la suprématie du dessin.

La gloire de Philippe de Champaigne aura été de nous donner de l'homme de son temps, spiritualiste et cartésien, de cet « honnête homme » symbolique du XVII[e] siècle, l'image fidèle que s'en font les historiens de la sensibilité française.

★

LE LIVRE DU JOUR

L'OPINION D'ANDRÉ ROUSSEAUX

SUR « LÉONARD DE VINCI »

Nous sommes entrés dans l'année du demi-millénaire de Léonard de Vinci. Il y aura, à cette occasion, maintes solennités. Des livres concourent aussi à cette célébration. En voici un, tout récent et fort bon : *Léonard de Vinci,* par Marcel Brion (Albin Michel), qui prend place dans une série intitulée « Génie et Destinée », où le même auteur a déjà évoqué Gœthe, Rembrandt, Machiavel, Michel-Ange, Laurent le Magnifique.

C'est en 1452, en effet, que Léonard naquit dans le petit village italien dont il porte le nom. C'était aussi le nom de son père, Piero da Vinci, fils du notaire Antonio da Vinci, propriétaire d'un domaine en ce lieu. Léonard cependant était un enfant naturel : le jeune Piero l'avait eu d'une jolie paysanne de l'endroit, appelée Catarina. Et l'enfant vécut auprès de celle-ci les cinq premières années de sa vie, en pleine campagne, comme un fils de paysan ou de berger. Après quoi Piero da Vinci s'avisa de se marier, non avec Catarina, mais avec une jeune fille de son milieu. En même temps il faisait épouser Catarina par un cultivateur du village et prenait chez lui le petit Léonard, à qui il allait donner quelques frères et sœurs plus réguliers. Tels furent les débuts dans la vie pour le peintre de *la Cène* et de *la Joconde.*

Mais je ne saurais retracer ici toute la vie de Léonard. M. Marcel Brion la raconte. Son livre est à la fois une biographie et un essai sur l'œuvre de Vinci, illustré de quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'artiste. Et c'est tout l'intérêt d'un tel ouvrage qu'il s'efforce de nous donner le sens d'une œuvre humaine qui est l'une de celles dont l'importance est capitale dans l'histoire des civilisations.

Tout le monde le sait : Léonard de Vinci, qui est un peintre de génie, n'est pas seulement ce peintre-là. Ce fut un homme universel, qui régna sur tous les domaines de la connaissance. Toutes les branches de la science, tous les aspects de l'art ont été explorés par lui. Mais ce ne fut pas là une dispersion d'activités incohérentes. Ce grand esprit avait une parfaite unité. Aussi ne peut-on le connaître vraiment que si on le saisit dans cette unité-là, exprimée sous les formes les plus diverses et dans les techniques les plus variées.

Alors on a des chances de pouvoir remonter à la pensée directrice qui a conduit cette immense recherche et cette vaste création.

C'est à quoi s'efforce M. Marcel Brion. Il y réussit souvent avec bonheur. Il ne néglige chez Léonard aucune des activités du savant et nous rappelle notamment une des plus célèbres : celle qui fait de Vinci l'un des précurseurs de la navigation aérienne. La majeure partie de son livre, cependant, est consacrée, comme on doit s'y attendre, à l'œuvre du peintre. Seulement c'est moins pour la décrire que pour en étudier l'esprit. Les chefs-d'œuvre de Léonard, *la Cène, Saint Jean, la Joconde,* sont l'objet de pages copieuses, voire de chapitres entiers. Mais à la lumière de cet examen ils entrent dans la synthèse que M. Brion met sous nos yeux. Ce que celui-ci tend à nous montrer, c'est que la vocation de Vinci est de rassembler tous les éléments d'une connaissance universelle du monde et que, par là, l'homme de la Renaissance, dont Léonard est le protagoniste, a l'ambition de mettre le monde en possession de son esprit.

C'est de Léonard que date l'avènement de l'humanisme, entendu au sens le plus fort et le plus large du mot. Un autre livre le montre bien et pourra compléter celui de M. Marcel Brion dans la bibliothèque de l'honnête homme. C'est l'ouvrage édité par André Malraux, sous le titre *Tout l'œuvre peint de Léonard de Vinci* (Gallimard). On y trouve d'abord un prestigieux album où sont rassemblées les reproductions de maints chefs-d'œuvre de la peinture. Mais ce n'est pas tout. Ces illustrations sont accompagnées de commentaires qui ne sont pas tous empruntés à des ouvrages de critique d'art, serait-ce les plus autorisés et les plus célèbres. Ce qu'on y remarque surtout, c'est d'abord, dans leur texte intégral, l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci,* de Paul Valéry, et *la Vie de Léonard de Vinci,* par Stendhal. Puis on y lira des pages signées Gœthe et Chateaubriand, Hegel et Nietzsche, Ruskin et Wilde, Michelet et Barrès, sans compter Malraux lui-même. Et la confrontation de tous ces textes est très excitante pour l'esprit. Au milieu d'eux, les chefs-d'œuvre de Léonard qui ont inspiré ces pensées diverses apparaissent comme au centre d'un monde de culture qu'ils animent.

Telle est la lumière dans laquelle les commentateurs de Vinci le font apparaître aujourd'hui. Le point de vue strictement esthétique est dépassé. Léonard nous est montré comme le créateur d'une civilisation. Et notre regard s'attache à son génie d'autant plus vivement que cette civilisation nous paraît aujourd'hui gravement menacée.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR LE GRAND THÉATRE... ET L'AUTRE

Il y a au théâtre bien des degrés dans la qualité. A quoi distingue-t-on une grande œuvre d'une simple pièce de divertissement, l'adroit faiseur du maître ou même le génie du talent ? Une semaine au cours de laquelle le théâtre de l'Œuvre nous présente l'*Electre* de Sophocle ; la Comédie-Française, les *Six Personnages en quête d'auteur*, de Pirandello ; le théâtre Gramont, *Jésus la Caille*, tiré par Frédéric Dard du roman de Francis Carco, et le théâtre Fontaine, *Tartempion*, du même Frédéric Dard et de Marcel-E. Grancher, permet de répondre aux trois états de la question.

L'*Electre* du théâtre de l'Œuvre a été adaptée avec autant de respect que d'adresse par MM. Maurice Clavel et André Tubœuf. Le texte immortel du vieux tragique sort de ses bandelettes aussi frais et aussi éclatant de force qu'au jour de sa naissance. La mise en scène d'Albert Medina, harmonieuse et qui s'inspire d'un certain hiératisme plus ou moins hellénique, ne fléchit que dans la scène du meurtre d'Egisthe. On est ici tout près du rire, et c'est le signe que le metteur en scène a mal calculé son affaire. Mais il est aussi, dans la circonstance, desservi par des interprètes que j'aurai la charité de ne pas nommer.

Une grande artiste émerge pourtant de ce débat, Mlle Silvia Monfort, que je n'avais jamais vue aussi sûre d'elle-même, toute pénétrée de ce personnage d'Electre dans lequel elle entre comme dans un rôle dont elle aurait été l'élue de toute éternité. Des lamentations à la colère, des imprécations à la joie triomphante, elle montre toute une gamme d'expressions pathétiques et un art très complet dans la façon d'utiliser une belle voix ample, qui va du rauque à l'aigu. Dans les rôles de son emploi Silvia Monfort me paraît aujourd'hui difficilement surpassable. Je citerai encore, dans Clytemnestre, Mlle Germaine Lafaye, qui a une voix vraiment royale et de nobles attitudes.

Les *Six Personnages en quête d'auteur* sans les Pitoëff ? On craignait beaucoup cette épreuve pour la Comédie-Française, et l'on avait tort. Voilà-t-il pas déjà que cette pièce d'avant-garde — en 1921 ! — a pris la patine d'une œuvre classique ! Qu'est-ce donc, en vérité, qui nous y paraissait tellement agressif ? Ces interférences du rêve et de la réalité, de la création littéraire et de la vie ne nous sont-elles pas devenues familières ? Nous n'éprouvons même plus un frisson, mais seulement le chatouillement de l'intérêt retrouvé quand des cintres descendent, éclairés d'une lumière verdâtre, les six héros du drame à l'état d'ébauche. Le reste, je veux dire la pièce elle-même, tient de la prestidigitation, de la virtuosité, du tour de main supérieur. Une psychologie aiguë, mais baignée de fantaisie sceptique, une aisance accomplie dans l'établissement des caractères, mais un propos délibéré de ne pas se plier à la rigueur traditionnelle du jeu dramatique, une intrigue somme toute assez simple, mais devenue saisissante par l'artifice de la présentation. Si ce n'est pas là du grand théâtre (il y manque l'élément essentiel, la simplicité), du moins est-ce du théâtre suprêmement intelligent.

L'interprétation n'appelle que des louanges. En tête, Mme Renée Faure, dans le rôle de la belle-fille sacrifiée à sa famille. Quelle véhémence, quelle flamme, toutes les nuances de la passion, et cette admirable voix, qu'il semble qu'on palpe autant qu'on l'écoute ! Et puis Ledoux, le père. Qu'en dire, sinon que le rôle semble avoir été fait pour lui ? Je ne vois pas d'erreur dans le reste de la distribution, et la mise en scène de Julien Bertheau est à son honneur.

Avec l'adaptation de *Jésus la Caille*, nous ne nous élevons pas au-dessus du théâtre de divertissement, qui a bien aussi ses mérites. Cette imagerie d'un monde interlope ne nous illusionne guère sur son authenticité. Elle relève de ce romantisme de la canaille qui eut son temps. J'accepte de me laisser attendrir sur les malheurs de la prostituée Fernande, sur les biceps de son protecteur, le Corse, sur la gentillesse équivoque de Jésus la Caille, et je marque les points dans le combat de dames Fernande-Bertha. Il s'agit seulement que le plat me soit bien présenté, et il l'est. Frédéric Dard a compris qu'il devait suivre la ligne du roman. Pierre Valde a joliment animé son assortiment de crapules stylisées. Bravo pour la courageuse Héléna Bossis, pour Charles Moulin-le Costaud et le tortueux Jean-Jacques Delbo-Pépé la Vache ! Lila Kedrova et Philippe Lemaire ne réclament pas de moindres éloges.

Les auteurs de *Tartempion* ont cherché seulement à nous faire rire sans façon, et l'on trouve encore dans leur pièce une dame de mœurs faciles, savoureusement campée par la trépidante Jeannette Batti. Une idée ingénieuse au départ : la commune de Saint-Gédéon n'a eu aucun tué à la guerre ; son maire (Jean Brochard) désirerait cependant élever un monument aux morts et finit par trouver un héros, un seul. Malheureusement, le héros — travailleur volontaire en Allemagne ! — revient au pays l'avant-veille de l'inauguration. Il en résulte maintes complications, exploitées par les auteurs avec une verve que l'on souhaiterait plus surveillée, mais qui permet à Jeannette Batti, déjà nommée, à Jean Brochard, à Charles Dechamps et à Jacques Dynam, entre autres, de se dépenser à corps perdu. C'est du répertoire de Déjazet.

AUX FOLIES-BERGÈRE LE TABLEAU DES PORCELAINES DE SÈVRES A ÉT
ACCLAMÉ. LES ARTISTES PORTAIENT DES MASQUES VERNIS, ET CE
PORCELAINES ANIMÉES CONSTITUAIENT UNE BIEN JOLIE VITRINE

Soirs de Paris...

PAR MARCEL IDZKOWSKI

-DESSOUS, DE G. A DR. : AU GALA ORGANISÉ AU MARIGNAN
N APPLAUDIT L'ÉLÉGANCE DE FRANÇOISE CHRISTOPHE
LE TALENT DE PRESTIDIGITATEUR D'ORSON WELLES.

FOLIES-BERGÈRE !

Un nom prestigieux connu de par le monde ! Et lorsque les étrangers partent à la conquête de notre capitale ils se précipitent aux Folies-Bergère, entre la visite de la tour Eiffel et celle de Notre-Dame. M. Paul Derval, qui préside aux destinées de ce music-hall, connaît la formule magique : de somptueux tableaux, des girls, quelques nudités affriolantes, des chants, des danses, une minute de gros comique, pour les Français, et cela donne un « superspectacle », comme l'annonce le programme. Encore faut-il savoir le concevoir et le présenter ; aussi M. Paul Derval s'entoure-t-il de nombreux collaborateurs, dont le plus précieux est M. Michel Gyarmathy, l'homme-orchestre de la rue Richer. Il met en scène, il dessine, il règle des danses. Dans *une Vraie Folie,* que les Folies-Bergère viennent de nous offrir, il y a des tableaux d'un luxe inouï, comme ces porcelaines de Sèvres dont la dernière image restera longtemps gravée dans nos mémoires. Yvonne Ménard, ex-femme nue, a maintenant l'usage de la parole, elle est gentille, mais n'a pas encore l'abattage des grandes meneuses de revue. Nous savons bien que le public ne va pas aux Folies-Bergère sur le nom d'une vedette ; mais qui remplacera Mistinguett ? Randall dans un sketch sur l'O. N. U. est excellent, Veronica Bell a une voix d'or, mais M. Gyarmathy a utilisé cette fois trop d'artistes noirs et n'a-t-il pas eu une ambition démesurée en concevant des tableaux pseudo-littéraires, peu goûtés au music-hall ? Ces légères réserves ne sont que personnelles, et *une Vraie Folie* connaîtra pendant de très longs mois le succès qui récompense toujours un pareil effort.

LE Soutien confraternel des journalistes a organisé au cinéma Marignan une soirée de gala que M. Vincent Auriol rehaussait de sa présence. Nous avons applaudi la grande cantatrice Ellen Dosia, que l'on n'entend pas assez souvent à Paris, et Colette Marchand qui (avec son partenaire Milorad Mischovitch) dansa *le Lac des cygnes.* Nous n'avions pas revu Colette Marchand depuis les ballets de Roland Petit. Quelle classe ! Et quelle joie de la retrouver bientôt dans la revue de l'Empire ! Orson Welles, enfin, fit un numéro d'illusionniste. Il eut le tort de ne parler qu'anglais et, comme il était descendu à l'orchestre, les spectateurs de la corbeille ne le virent absolument pas. N'empêche qu'Orson Welles a beaucoup d'humour et qu'il était venu spécialement de Londres pour participer à ce gala donné au bénéfice des vieux journalistes. On sait d'ailleurs qu'Orson Welles, à la fois auteur à la radio et au théâtre, metteur en scène et acteur, est aussi journaliste ! Et c'est avec la même fougue qu'il exerce ses différents métiers sans jamais se fixer. Il n'a ni maison ni port d'attache, mais un bureau à... Mogador. Allez donc savoir pourquoi !

Après cette brillante première partie nous vîmes à l'écran *Nez de Cuir,* dont Denis Marion vous parlera dès la « sortie » de ce film, ce qui ne saurait tarder. C'est Jean Marais qui personnifie Nez de Cuir, mais que ses admiratrices ne s'effraient pas : on retrouve très bien Jean Marais sous le masque du brillant cavalier !

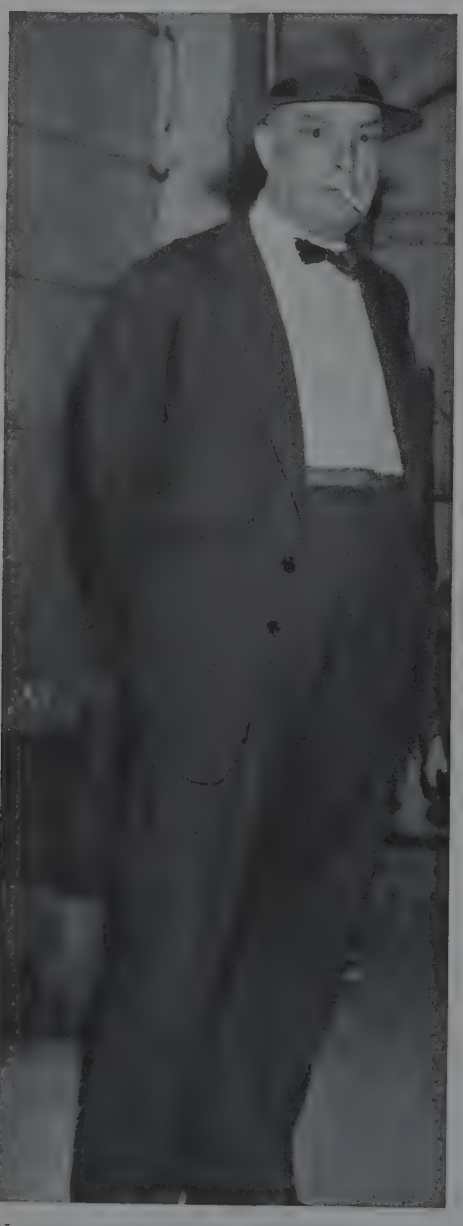
BIENTOT UN BAL DE BIENFAISANCE A NEW-YORK

MICHEL AUCLAIR et Roger Pigaut souhaitent bon voyage à Mony Dalmès et à Maurice Carrère qui partent pour New-York, où se déroulera *April in Paris ball,* le bal organisé au Waldorf Astoria au bénéfice de l'hôpital français et des œuvres de Mme Bonnet. Maurice Carrère sera parmi les animateurs de ce gala, dont le programme consiste en un dîner dansant suivi d'un merveilleux spectacle avec des tableaux historiques (texte de Sacha Guitry) interprétés par Laurence Olivier et Mony Dalmès. Dans la partie moderne un impromptu sera joué et chanté par Anne Vernon, Claude Dauphin, Roland Petit, Jean Sablon, Dassary, Marjane, les frères Jacques, etc. Cinq couturiers parisiens créeront des robes pour ce bal.

APRÈS CHARLES DULLIN ET LOUIS JOUVET UN GRAND ACTEUR DISPARAIT

PIERRE RENOIR

Avec Louis Jouvet, Pierre Renoir (au centre) créa « Electre », de Jean Giraudoux.



Un des derniers portraits du grand comédien pris avant sa dernière opération.

Au cinéma, Pierre Renoir incarna Charles Bovary ; Valentine Tessier était Emma.

Au théatre, avec Marguerite Jamois, qui jouait le role de la reine Marie Stuart.

Le grand acteur qui vient de mourir a eu une carrière inattendue. S'il avait débuté traditionnellement par le Conservatoire, puis l'Odéon, avant de se faire une grande place au Boulevard, le virage qui le mena en 1928 à la Comédie des Champs-Elysées — qu'il ne quitta pratiquement plus — était pour le moins inattendu. Ce fut à l'occasion de *Siegfried*. A en croire les témoins, peu nombreux, qui connurent les dessous de cette création, Louis Jouvet manifesta au début autant de réticences et d'inquiétudes envers l'œuvre qu'à l'égard de son protagoniste. Mais une fois que cet anxieux-né avait réussi à surmonter ses doutes et ses préventions, sa fidélité devenait inaltérable. A partir de ce moment Pierre Renoir devint le pilier de sa compagnie, et il y fit ses plus belles créations. On retiendra surtout celles d'*Amphitryon 38*, *la Guerre de Troie n'aura pas lieu* et *Electre* pour Giraudoux, *Domino* et *Petrus* pour Marcel Achard, *Suzanne* et *le Château de cartes* pour Steve Passeur.

Pendant l'occupation Pierre Renoir refusa de monter sur la scène. Il n'accompagna pourtant pas Jouvet dans sa tournée en Amérique et se borna à quelques rôles au cinéma. A la libération il reparut dans *le Soldat et la Sorcière*, chez Dullin, et dans *les Nuits de la colère*, du même Salacrou, chez Barrault, où il fut aussi le roi dans *Hamlet*. Au retour de Jouvet il reprit place dans sa compagnie, joua notamment dans *l'Ecole des femmes*, *Don Juan* et *Tartuffe*. On s'attendait à le voir assumer la direction de l'Athénée. Son état de santé ne le lui permit pas, et il se borna à assurer la succession de Jouvet pour le cours du Conservatoire.

Sa carrière au cinéma fut moins longue, moins fournie et moins glorieuse. Comme beaucoup d'acteurs de sa génération, il n'y voyait qu'une facilité matérielle. Si sa conscience professionnelle était aussi grande à l'écran que sur la scène, il ne trouva pas dans l'un la satisfaction et le succès que lui valait l'autre. Mieux vaut ne retenir, de toutes les figures qu'il a animées, que sa création magistrale de Louis XVI dans *la Marseillaise* de Jean Renoir, son frère.

L'homme était secret et peu expansif. La grave blessure qu'il avait subie au cours de la guerre 1914-1918 avait peut-être eu une influence profonde sur son caractère. Parmi les spectateurs qui ne l'ont vu jouer qu'occasionnellement, aucun sans doute ne s'est aperçu qu'il avait le bras droit paralysé. On imagine ce que représente d'endurcissement physique, d'acrobatique mise au point et de tension morale un pareil exploit quotidiennement répété.

Sa vie privée — à laquelle il prenait grand soin que ne s'attachât pas la publicité qui entoure si souvent les faits et gestes des acteurs — ne paraît pas avoir été heureuse. Il avait épousé d'abord Vera Sergine, ensuite Marie-Louise Iribe, et ces deux unions avaient eu une issue infortunée.

D. M.

PETITES CHRONIQUES

De gauche à droite : M. François Seydoux, le président Paul-Boncour, M. Frangulis, lord Lansdowne et M. Neton.

LE CENTENAIRE DE DELCASSÉ

Il y a cent ans naissait celui qui allait être le grand artisan français de l'Entente cordiale : Delcassé. Pour commémorer ce centenaire, l'Académie diplomatique internationale avait constitué un comité dont MM. Vincent Auriol, Edouard Herriot, Gaston Monnerville, Henri Queuille et Robert Schuman avaient accepté de faire partie et où l'Angleterre était représentée par sir Oliver Harvey et par lord Lansdowne.

Une séance plénière de l'Académie fut consacrée à celui qui pendant sept années, de 1898 à 1905, dirigea la politique extérieure de la France. Le secrétaire général perpétuel, M. Frangulis, fit l'historique de l'Entente cordiale, puis le président Paul-Boncour relata ses souvenirs du cabinet Waldeck-Rousseau, dont Delcassé fut le ministre des Affaires étrangères. Lord Lansdowne rappela ensuite la part prise par son grand-père dans le rapprochement entre la France et l'Angleterre. M. Seydoux, directeur d'Europe au ministère des Affaires étrangères, apporta l'hommage de ce département.

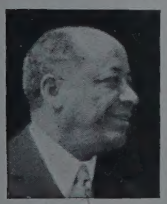
Puis, après que M. Neton, qui fut le collaborateur intime de Delcassé, eut conté comment l'illustre homme d'Etat sut apaiser la tension qui suivit Fachoda, M. Caujolle apporta au grand patriote le salut de son Ariège natale. Enfin, l'ambassadeur de Grande-Bretagne remercia l'Académie qui avait organisé cette cérémonie.

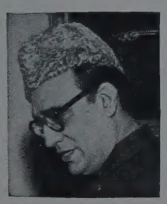
NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Deux nouveaux ambassadeurs ont remis le 11 mars leurs lettres de créance au président de la République.

S. E. Taffassa Hapt-Mikaël, qui représente l'Ethiopie à Paris, y avait déjà séjourné à plusieurs reprises, notamment comme élève de l'Ecole des sciences politiques et, de 1940 à 1945, comme professeur à l'Ecole des langues orientales.

S. E. Habib Ibrahim Rahimtoola succède au sirdar Sir Muhammad Nawaz Khan, qui fut le premier ambassadeur en France du Pakistan.





A gauche : S. E. Taffassa Hapt-Mikaël. A droite : S. E. Habib Ibrahim Rahimtoola.

CONFÉRENCE DU PRÉSIDENT SARRAUT

M. Albert Sarraut, président de l'Assemblée de l'Union française, a clôturé la série de conférences organisées par le Comité France-Amérique sur les pays de l'Union française. Il a rappelé ce qu'est politiquement et géographiquement l' « Union française ». Il a souligné les libertés et les droits accordés aux peuples d'outre-mer et, parmi les institutions qui les sauvegardent, fait une mention spéciale des assemblées locales qui ont déjà donné des preuves de leur sagesse et de leur maturité.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'AFRIQUE :

Pierre Fromentin, *Seize mille kilomètres à travers l'Afrique* (Plon, II-246 pages). C'est, avec la relation du rallye Méditerranée-Le Cap, le plus vivant, le plus coloré des reportages. Il s'agissait de démontrer que l'automobiliste partant de Londres, de Bruxelles, de Paris ou de Rome peut avec une voiture de série atteindre Dakar, Elisabethville, Nairobi, Capetown.

Dépassant le cadre du sport, cette épreuve a suscité l'émulation des puissances africaines dans le domaine des communications routières et de l'équipement touristique.

Ce fut une belle aventure que cette randonnée à travers dix frontières, la savane, la forêt, la montagne, les territoires de quatre grandes puissances, des protectorats, des colonies, des dominions.

Et que d'ombres illustres évoquées : le général Leclerc, à Colomb-Béchar ; Caillé, Foureau, Lamy, Laperrine, à Reggan ; Stanley, aux Chutes ; Cecil Rhodes, à Muizenberg !

Dans cette fresque itinérante se détachent les panoramas grandioses, les sites mystérieux du « cœur des ténèbres », les cités au passé glorieux comme Gao, les carrefours de races du Nigéria, les enclaves du monde moderne, comme Nairobi — où l'on compte quarante mille véhicules automobiles pour soixante mille habitants — Pretoria, la capitale de l'or *made in U. S. A.*, Capetown, à la fois américaine, méditerranéenne et asiatique...

M. Pierre Fromentin ne se contente pas de décrire les paysages : il note les données de la préhistoire au Sahara, étudie le problème des races dans l'Union Sud-Africaine, relève les traditions, les aspects de la vie sociale, souligne la cohésion des pays de l'Union française.

Son livre illustre cette vérité : le plus beau titre de gloire de notre époque est la découverte de l'homme.

L'ACTION DU COMMUNISME :

Thierry Maulnier, *la Face de Méduse du communisme* (N. R. F., 236 pages). Le communisme se présente sous un double visage : promesse des « lendemains qui chantent » et menace d'un terrifiant règlement de comptes. L'auteur évoque les formes de la terreur marxiste : les camps, le procès Mindszenty, les « aveux excessifs », les déportations d'enfants grecs, etc.

Un chapitre solidement raisonné et nourri de faits indiscutables est consacré à la « mystification dirigée ». La liberté pour le monde soviétique est seulement d'être marxiste ; ceux qui la conçoivent autrement sont des êtres asociaux dont l'élimination s'impose. Quand il reproche à ses adversaires de fouler aux pieds la liberté dont il se fait, lui, le champion, il emploie un terme qui n'a pas le même sens dans les deux cas.

Nul, dit M. Thierry Maulnier, n'a pris plus clairement conscience du rôle de la mystification dans une action politique qui met en jeu les grandes masses humaines. « La mystification fasciste n'est, auprès de la mystification communiste, qu'un machiavélisme romantique, un cynisme d'aventuriers. »

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES GALERIES

Deux expositions Bernard Buffet

Avec la double exposition Bernard Buffet à la Galerie Drouant-David et à la Galerie Visconti a été posé le problème de la peinture religieuse contemporaine.

Pendant trop longtemps, au cours du XIXe siècle et au début du XXe, l'art religieux ne fut qu'une survivance de l'académisme des maîtres bolonais, qui dégénéra en ce qu'on est convenu d'appeler actuellement, avec une certaine pointe péjorative : « le style Saint-Sulpice ». Or, en réaction contre ce style maniéré, ampoulé, d'une religiosité sentimentale et dévote et d'une profonde banalité, certains artistes opposèrent des œuvres dépouillées, au graphisme très accusé (comme Matisse), ou bien des œuvres purement abstraites, portées aux nues par un groupe d'intellectuels dénués de toute sensibilité et de toutes connaissances techniques, qui ne virent dans la peinture qu'un prétexte aux spéculations de l'esprit. Enfin quelques artistes recherchèrent, par les moyens de l'expressionnisme, à émouvoir. Le mysticisme peut, il est vrai, se traduire par de nombreux moyens, aussi bien réalistes qu'idéalistes.

Bernard Buffet à ses débuts réalisa des œuvres pathétiques, profondément émouvantes, dont le style ample, la couleur sobre (mais non pauvre), la pâte riche (eh ! oui) et l'âpre réalisme dénotaient un talent certain et une forte personnalité qui le maintenaient dans la tradition d'un Grunewald ou de certains maîtres espagnols.

Mais, progressivement, Bernard Buffet voulut tendre au dépouillement d'une part, au drame de l'autre ; cela était encore bien, s'il n'avait désiré à toute force se créer un style alors qu'il le possédait déjà ! Et son art dépouillé devint dépourvu de tout caractère artistique, et le pathétique ou le dramatique tourna au mélodrame.

Son actuelle exposition accuse très nettement la pauvreté créatrice du jeune Buffet qui croit, par l'horrible ou par la déformation systématique, résoudre à la fois le problème de l'art religieux et celui de sa propre personnalité.

Nous lui conseillons de regarder ses anciennes toiles, qui sont peintes avec de la couleur et en pleine matière, car si l'on peint, comme l'a dit Chardin, avec son « sentiment », il convient au moins que celui-ci soit exprimé avec sincérité et avec son cœur.

MAURICE SÉRULLAZ.

GALERIE

Jacques Dubourg

PHILIPPE MOREL DE BOUCLE SAINT-DENIS

126, bd Haussmann

UNE APPARITION DE CONTE DE FÉES

Till Eulenspiegel, ce personnage séculaire des légendes germaniques, a reparu voilà quelques jours dans les rues de Bonn. Plus exactement, un personnage revêtu du costume du célèbre « espiègle » déambula à travers la capitale fédérale à l'occasion du sept cent cinquantième anniversaire de la fondation de Moelln, ville proche de Lubeck, où la tradition situe le lieu de naissance de Till.

NÉCROLOGIE

Le plus ancien tisseur de France est mort

Le plus ancien ouvrier tisseur de France vient de s'éteindre doucement à Hazebrouck, où il était né le 14 février 1867. Entré à l'âge de treize ans dans une importante entreprise de tissage de cette ville, Henri Bourel y fut employé sans interruption pendant soixante et onze ans. Notre photographie a été prise le 26 mai 1951, jour où Henri Bourel reçut la Légion d'honneur des mains de M. Young, président de la Fédération nationale des décorés de la médaille d'honneur du Travail.

NOUVELLES RELIGIEUSES

L'un des plus anciens prêtres de France vient de mourir

L'abbé Gabriel Ribet, qui vient de mourir à Marignac, dans le diocèse de Toulouse, était curé de cette paroisse depuis 1898 ; il y exerça donc son ministère pendant cinquante-quatre années.

L'aumônier général protestant de l'armée française reçoit une distinction américaine

Le colonel Pierre de Cabrol, aumônier général protestant de l'armée française, a reçu la Légion du Mérite des mains du général Parker, aumônier général de l'armée américaine, au cours d'une cérémonie à laquelle assistait le pasteur Marc Boegner.

PLUS DE RACINES RÉVÉLATRICES !

Entre deux Teintures :

" LE FAMEUX CRAYON CAPILLAIRE "

MOORISH

COLORE INSTANTANÉMENT RACINES, TEMPES GRISES ET PREMIERS FILS BLANCS

Rigoureusement inoffensif 9 teintes

Petit mod. : 360 fr.
Gd mod. : 575 fr.

Coiffeurs, Parfumeurs, Gds Magasins et JUVÉA, 22, r. François-Ier, Paris. Ély. 04-59

(Env. sur dem. Joindre mèche cheveux.)

RÉALISATION
de la plus grande marque française de

MAGNÉTOPHONES

dernière technique, permettant d'enregistrer et reproduire sur fil, avec combinaisons multiples pour tous usages. Neufs, en boîte cachetée, avec garantie. Valeur réelle : 119.500 francs.

75.000 francs.

Démonstration à domicile sur demande et sur place.

S. C. F. - 109, Fg.-St.-Denis, Paris-10e
PROvence 78-43

NOTRE COLIS

contient :

2 Glaïeuls ALASKA, blanc pur.
2 Glaïeuls BLUE HERALD, bleu lavande clair.
2 Glaïeuls CARDINAL SPELLMANN, rouge écarlate
2 Glaïeuls GÉNÉRAL EISENHOVER rose clair
2 Glaïeuls ILE DE FRANCE saumon
2 Glaïeuls VINCENT AURIOL rouge à macules jaunes
20 Glaïeuls HYBRIDES, tous coloris
6 Anémones doubles à fleurs de chrysanthèmes
1 Arum d'Ethiopie blanc, belle plante d'appartement et de jardin.
1 Ferraria Pavonia, fleurs brillantes dont le dessin rappelle les plumes de paon.
6 Montbretias remontants variés.
6 Tréfles à 4 feuilles 'Porte Bonheur de Paris' à fleurs roses.
1 Acidanthera Murielae 'Etoile d'Abyssinie' ressemble à une orchidée

Valeur 1.375 fr., offert au prix de 850 fr.
Emballage et port à domicile compris.
Notice de culture jointe à chaque colis.

NOS COLIS "DAHLIAS MODERNES"

"A" 6 Variétés différentes franco par poste : 535 fr.
"B" 12 Variétés différentes franco par poste : 975 fr.
"D" Les "DIX PLUS BEAUX DAHLIAS" composé uniquement de nouveautés de grand mérite. franco par poste : 1500 fr.

Paiement par mandat-lettre ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais en sus).

Un SAUROMATUM MOUCHETÉ, plante qui " fleurit sans terre et sans eau " est joint gracieusement aux commandes de plusieurs colis.

L'utile et l'agréable dans votre jardin

ETAB' HORTICOLE
LÉONPIN
Saint-Genis-Laval Rhône

MARQUE DÉPOSÉE — C. C. P. 918-45 Lyon

LA SEMAINE HIPPIQUE

Les épreuves d'entraînement continuent à l'Etrier sur le charmant terrain de Madrid-aux-Lacs, dont les peupliers et les haies vives arboreront bientôt leur parure de printemps. Un parcours de chasse mouvementé faisant partie de cette série préparatoire mit en valeur l'équilibre et la maniabilité des « jumpers » présentés. M. Fodor galopant Caliver se classe en tête dans un style excellent en 1'38". Il est suivi de trois ex æquo que le chronomètre n'arriva pas à départager : Mlle Luchaire, jeune cavalière très juste dans ses réflexes ; Mlle Borochovitch et M. Colle totalisèrent 1'44", aucun d'eux ne dépassant le *dead head*.

Plus de trois cents voitures représentant 1.200 personnes ont suivi la chasse du mardi gras à l'équipage Rallie forêt de Retz en Villers-Cotterêts. « Attaqué au Conservateur sur trois cerfs dix-cors, qui se font poursuivre jusqu'à Mare-Bonneuil et Mare-aux-Canes. Le plus petit se livre aux chiens et tient les abois à la briqueterie de Bonneuil-en-Valois, où il est servi par M. Maurice Loubet, maître d'équipage, après deux heures trois quarts à vive allure.

Les honneurs au jeune B. de Fay, âgé de onze ans.

TRÉ-HARDY.

LA LUTTE CONTRE LE CANCER

Dimanche 23 mars s'ouvre la Semaine nationale de défense contre le cancer. Afin de la préparer, une conférence de presse a été donnée le 11 mars au ministère de l'Information. M. Pierre-Bloch, ancien ministre, rappela que 100 millions sont nécessaires pour mener la lutte et formula l'espoir qu'ils seraient recueillis. Puis le professeur Huguenin, directeur du Centre clinique et thérapeutique de l'Institut Gustave-Roussy, fit un exposé des plus intéressants au cours duquel il insista sur le fait que si personne, pas même l'enfant en bas âge, n'est à l'abri du cancer, la terrible maladie est curable dans la plupart des cas à condition d'être traitée suffisamment tôt. Ce qui impose un dépistage précoce. Se rappeler que le cancer est indolore au début et se méfier de toute grosseur ou induration anormale.

Le professeur Huguenin, tout en mettant ses auditeurs en garde contre certains espoirs lancés de façon « sensationnelle », a indiqué que des progrès extrêmement encourageants ont été accomplis en matière de guérison. Il cita notamment une statistique montrant que sur cent quarante-huit cancers de la peau traités au centre anticancéreux de la S. N. C. F. cent trente-huit l'ont été avec succès.

Ces résultats sont le meilleur appel à adresser à la générosité publique.

LES ÉLIMINATOIRES DE LA COUPE DE GOLF D'HIVER " LA VITTELLOISE "

C'est sur les terrains du golf de PAU et du golf de SAINT-CLOUD que se sont disputées le 15 mars dernier les premières éliminatoires de la Coupe de golf d'hiver « LA VITTELLOISE ».

Cette coupe, qui se dispute régulièrement chaque année depuis plus de cinq ans, est maintenant une épreuve consacrée.

La finale se disputera cette année le 6 juillet à l'occasion d'un agréable week-end à VITTEL, la verte station des Vosges. Les joueurs sélectionnés qui ne connaissent pas encore le terrain du golf de VITTEL pourront en apprécier les qualités.

Le nombre croissant des joueurs participant à cette compétition a incité la Société Générale des Eaux Minérales de VITTEL a faire un nouvel effort concernant la qualité des prix et, notamment, ceux de la finale.

Les éliminatoires de la Coupe de golf d'hiver « LA VITTELLOISE » se disputent cette année sur les terrains de vingt-cinq golfs, dont ci-dessous la liste :

ANTIBES GOLF ET COUNTRY CLUB, CANNES GOLF CLUB, COMPIÈGNE, LYS-CHANTILLY, MONTE-CARLO GOLF CLUB, NANTES, PAU, PRUNEVELLE, ROUEN, SAINT-CLOUD, SART, VALESCURE, TANGER, BORDEAUX, CHANTILLY, LYON, MARSEILLE-AIX, MORFONTAINE, OZOIR-LA-FERRIÈRE, PORT-MARLY, REIMS, SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, TOURS, STRASBOURG, VALENCIENNES.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Adjud. Ét. Me GUITTON, Not., 19, Bd de Courcelles, le 27 mars à 14 h. 30 - FONDS DE COMMERCE D' EDITIONS dénom. " Les ÉDIT. J. BARBE " expl. à PARIS PL. DE LA MADELEINE, 9 avec entrepôt à Paris, 19, r. Jacob, et succurs. à ALGER, 8, rue Rovigo. M. à px : 9.250.000 frs (ne pouv. êt. b.). Cons. : 3.000.000 Ch. visé - S'adr. au Not et Me LEPICARD, syndic, 5, Bd du Palais.

Limoges
FOIRE-EXPOSITION
du 17 Mai au 2 Juin 1952
PARTICIPATION NATIONALE & INTERNATIONALE
Renseignements : 7, Rue Général-Cérez

LA FÉE DU LOGIS 1952

Chaque année depuis quatre ans, à l'occasion de l'exposition des Arts ménagers, l'Union nationale des Caisses d'allocations familiales organise un concours d'enseignement ménager qui se déroule au Grand Palais. La lauréate reçoit le titre fort gracieux de « Fée du logis » et de nombreuses récompenses. La palme est revenue cette année à une Savoyarde de dix-huit ans, Mlle Marie-Reine Perrin, originaire de Barberaz, près Chambéry, qui a triomphé avec éclat dans les différentes épreuves. Elle ambitionne d'ailleurs de devenir monitrice d'enseignement ménager. On peut croire qu'elle y réussira sans peine.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Critiques, duels et concertos

Bien que la musique ait la réputation d'adoucir les mœurs, le principe de la lutte n'est pas exclu de ses manifestations. Autrefois des tournois mettaient en présence les meilleurs compositeurs du temps. Mozart et Clementi, Hændel et Domenico Scarlatti eurent ainsi à se mesurer devant les princes et mécènes qui formaient les jurys d'alors. Les différentes « formes » n'ont pas été placées à l'abri du combat. C'est ainsi que le concerto est né d'une rivalité qui doit s'exercer entre le soliste et l'orchestre. Plusieurs rubriques mettent aux prises maintenant des ensembles instrumentaux devant le vaste et invisible public de la Radiodiffusion. L'une des dernières compétitions a été consacrée à l'orchestre de jazz Bernard Hilda, combattant l'ensemble musette Gus Viseur. En vérité, le problème paraît ainsi mal posé. Aurait-on l'idée de prier un hôte d'indiquer s'il préfère des harengs saurs à des meringues à la crème ? Le swing peut avoir par moment un charme singulièrement prenant, mais très différent de celui de l'accordéon. Déclarons donc le match nul et attendons qu'il soit établi sur d'autres bases pour proclamer un vainqueur.

Avec bonheur, la Radiodiffusion française pratique maintenant le système de l'autocritique. Grâce à Pierre Minet, à René Guilly et à André Parinaud, la discussion officielle des émissions est régulièrement assurée chaque vendredi à 18 h. 47 sur les antennes du Poste Parisien. Des journalistes sont invités à venir exprimer librement leur opinion autour d'une table à propos des rubriques écoutées par eux au cours de la semaine. Ils en disent du bien, mais aussi du mal. N'est-ce pas là le meilleur moyen d'obtenir un sérieux perfectionnement technique ? On ne saurait trop féliciter M. Porché de cette heureuse initiative.

Roger Régent a commenté le « film de la semaine » : *Enchantement musical*, qui met en scène Dimitri Mitropoulos alors qu'il fait travailler *Faust-Symphonie*, de Liszt, aux virtuoses du « New York Philharmonic Symphony Orchestra ». Un trio d'étoiles entoure l'éminent chef, et c'est plaisir d'écouter, même sans les voir projetés sur l'écran, Arthur Rubinstein, Ellen Dosia et Jascha Heifetz, artistes internationaux qui triomphent dans des pages de Chopin, de Verdi et de Paganini.

W.-L. LANDOWSKI.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 25 mars
21 h. (Kiesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
Pnina SALZMAN
Bach, Liszt, Chopin, etc.

VOUS NE FUMEREZ PLUS GRACE A FUMEX

RECOMMANDÉ PAR DES MILLIERS D'ATTESTATIONS ÉCRITES DE CLIENTS SATISFAITS ET RECONNAISSANTS

Le flacon CURE COMPLÈTE, franco contre versement de 450 fr. à notre Compte Chèque Postal : 613-38 Montpellier, ou contre remboursement de 490 francs.

LABORATOIRES FRIGEX, 37, rue Antoine-Guy, Millau (Aveyron)

SAMEDI-SOIR

L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Daniel-Rops : *Saint Paul, conquérant du Christ.* (A. Fayard.)

Avec ce volume, notre éminent collaborateur ouvre la collection nouvelle que la librairie Arthème Fayard a dénommée « le Livre chrétien », et où elle annonce *les Sept Sacrements*, de Mgr Grente, et un *Saint François de Sales* d'Henry Bordeaux. Cette collection a pour objet de mettre à la portée de tous, par son prix modique qui n'exclut pas une présentation très soignée, de grands textes de spiritualité : biographies, évocations du passé chrétien et même œuvres d'imagination pénétrées de pensée catholique. Elle ne pouvait mieux débuter qu'avec ce livre où Daniel-Rops restitue la haute figure de l'apôtre dressé au seuil de la civilisation chrétienne.

Noël Henry : *Vers une Europe fédérée.* (Ed. de la Baconnière, Neuchâtel.)

Personne ne conteste qu'il y ait urgence à faire l'Europe. Mais quand il s'agit de passer aux réalisations, de telles difficultés surgissent que la tâche apparaît presque impossible. Pourquoi ces déceptions ? Parce que, explique M. Noël Henry, le problème a été mal posé. Historien et juriste, M. Noël Henry, qui est actuellement chef de la section politique à l'Institut des hautes études de la Défense nationale, montre dans son livre comment l'Europe, depuis près de dix siècles, cherche à réaliser son unité, ballottée entre le courant impérialiste et le courant fédéraliste. Ce qu'il faut admettre, dit l'auteur, c'est que l'Europe ne se fera pas d'un seul coup. La politique est l'art de ménager les transitions. C'est pourquoi il est sage de grouper pour commencer un petit nombre d'Etats unis par une solidarité d'intérêts et de n'imposer aux souverainetés particulières que les limitations strictement indispensables.

Jean Roblin : *les Doigts qui lisent.* (Regain, Monte-Carlo.)

En une centaine de pages — éloquemment préfacées par M. Georges Bidault — l'auteur conte la vie de Louis Braille, dont la merveilleuse invention rattacha les aveugles, ses frères, au monde des autres hommes. Sa vie est véritablement une vie exemplaire, et la simplicité documentée de la narration de M. Roblin est fort émouvante. Rappelons, puisque nous parlons du bienfaisant inventeur, qu'il existe à Coupvray (Seine-et-Marne) une Association des amis de Louis Braille dont le but est, en particulier, d'aménager en musée la maison natale. Le trésorier, M. Jean de Paolis, reçoit avec gratitude tous les dons (Coupvray, par Esbly).

PETITES INVENTIONS PHOTOGRAPHIQUES

Un nouveau flash-revolver

Cet appareil fonctionne au moyen d'une *gâchette*, tandis que les piles sont logées dans une véritable *crosse*. Il comprend également un *éjecteur* spécial qui permet de changer les lampes sans risque de brûlure.

Pour le petit format

Ce réflecteur, qui offre l'avantage d'être pliant à la façon d'un éventail, se range aisément dans la poche. L'ensemble de l'équipement « synchro-flash » tient dans le creux de la main. Le montage, rapide, s'effectue directement sur l'appareil.

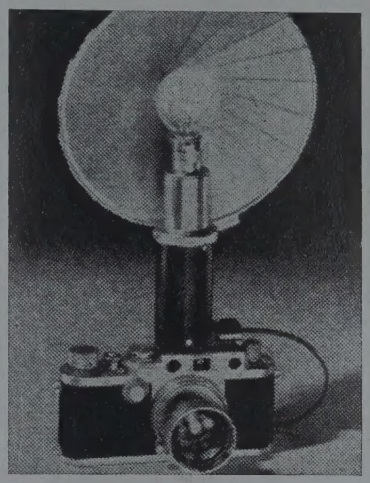
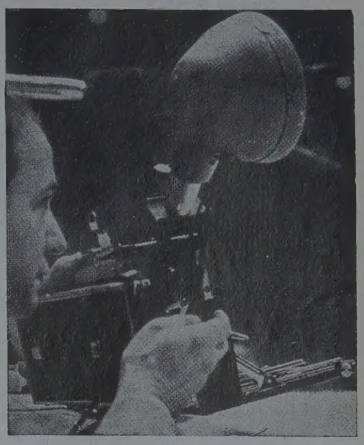


Photo-express



Cet appareil est moins encombrant qu'il ne le paraît, si l'on songe qu'il contient un véritable petit laboratoire de développement.

Par le moyen d'un procédé chimique le négatif impressionné se trouve transformé automatiquement en un positif qui sort de la face postérieure de la camera.

Il convient de remarquer qu'entre la prise de vue et la production de l'image définitive le temps écoulé n'excède guère plus de soixante secondes.

C. T.

La technique parfaite des couleurs obtenue par les grands éditeurs d'Art a trouvé un magnifique champ d'application dans la reproduction des chefs-d'œuvre de la peinture.

Le fac-similé d'une toile célèbre est devenu l'accessoire apprécié de la décoration murale des intérieurs : bureaux, ateliers, salons d'attente, etc.

Sur votre demande, PHOTOLUX vous soumettra un choix de sujets spécialement étudié à votre intention.

Pour renseignements, écrire à PHOTOLUX, 95, rue des Moulins, DIJON.

CAMERAS PROJECTEURS

AMATEURS CINÉASTES

Grâce au procédé PATHÉ vous pouvez désormais, sans aucune connaissance spéciale et avec le minimum de dépense, SONORISER vos films familiaux, RÉALISER des films musicaux.

La SYNCHRONISATION est absolue.

Renseignements et démonstration à

LOCAFILM

64 RUE TURBIGO-PARIS (3e)

ARCHIVES 71-09

d'un coup d'œil...

et aussi facilement que vous lisez l'heure, vous lirez

TEMPS DE POSE ET DIAPHRAGME INSTANTANÉMENT *sur votre*

RÉALT

Le seul posemètre réellement à lecture directe instantanée grâce à ses cadrans interchangeables, photo ou ciné, pour toutes émulsions et vitesses d'obturation.

Breveté dans le monde entier

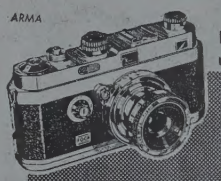
En vente chez tous revendeurs photo.

Pour documentation gratuite N° 1 et pour Gros et Exportation, écrire à

RÉALT-PHOTO

95, rue de Flandre, Paris.

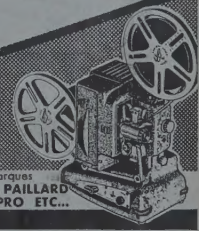
ARMA



Mieux qu'un choix une Sélection . . .

Photo Ciné Sélection

24, Bd MALESHERBES PARIS (8e) ANJ. 64-61



Agent des grandes marques

FOCA . KODAK . LEICA . PAILLARD

ROLLEIFLEX . ZEISS . AMPRO ETC...

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels ,dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

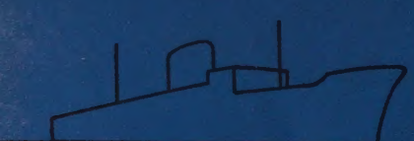
TOURISTES...

...QUI VISITEREZ LA CORSE PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI

L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES



LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL

SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES OU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES

LES BEAUTÉS

DE LA **CORSE**